



HAL
open science

La naissance de la médecine arabe

Robert Alessi

► **To cite this version:**

Robert Alessi. La naissance de la médecine arabe. Boudon-Millot, Véronique. De la Grèce à la Chine. Origines de la médecine, Les Belles Lettres, A paraître. hal-03311463

HAL Id: hal-03311463

<https://hal.science/hal-03311463>

Submitted on 31 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NoDerivatives 4.0 International License

La naissance de la médecine arabe

— Robert Alessi*

© 2021 Robert Alessi 

This work is licensed under the Creative Commons License “Attribution-NoDerivatives 4.0 International” (CC BY-ND 4.0). To view a copy of this license, visit:
<https://creativecommons.org/licenses/by-nd/4.0/>.

L'HISTOIRE de la médecine arabe offre une illustration particulièrement éclatante de l'assimilation de la littérature technique grecque par un mouvement de traduction qui fut d'une ampleur exceptionnelle. Il se caractérise à la fois par son étendue — que l'on songe, pour ne prendre ici que cet exemple, aux quelque vingt et un mille pages de l'édition des œuvres complètes de Galien faite au XIX^e siècle par Carolus Gottlob Kühn¹ — et sa concentration à la fois dans l'espace — Bagdad, la capitale des califes abbassides — et dans le temps. En effet, si l'on estime que ce mouvement en tant que tel commence au milieu du VIII^e siècle à la faveur de l'avènement du califat abbasside pour s'achever progressivement vers la fin du X^e siècle sous les Būyides² à un moment où l'on a le sentiment que la qualité des ouvrages arabes est telle que le besoin de traduire de nouveaux traités ne se fait plus sentir³, il faut ajouter que la médecine se trouve dans un cas particulier, puisque le traducteur le plus important, Ḥunayn ibn Ishāq (192/260–808/873)⁴, dans son *Épître adressée à 'Alī ibn Yahyā*⁵, nous apprend que, sur les cent vingt-neuf traités de Galien connus de lui, dont il donne les titres, résume le contenu et indique

*CNRS UMR 8167 « Orient & Méditerranée (Paris) ». <mailto:Robert.Alessi@cnrs.fr> <robert.alessi@cnrs.fr>

1. Galien, *Opera omnia*, éd. Carolus Gottlob Kühn, 20 t. (Leipzig: Libr. Car. Cnoblochii, 1821-33).

2. Entre 320/945 et 932/1055.

3. Sur l'ensemble de la littérature technique, voir Gerhard Endress, « Die Wissenschaftliche Literatur », in *Grundriß der arabischen Philologie*, III, éd. Wolf Dietrich Fischer, Supplement (Wiesbaden: Reichert, 1992), p. 24-152. Lire également Dimitri Gutas, *Pensée grecque, culture arabe: Le mouvement de traduction gréco-arabe à Bagdad et la société abbasside primitive (II^e-IV^e/VIII^e-X^e siècles)* (Paris: Aubier, 2005); trad. de: *Greek Thought, Arabic Culture*, Routledge (1998), p. 23-37 et Dimitri Gutas, « Tardjama: Translations from Greek and Syriac », *Encyclopédie de l'Islam*, X, 2^e éd., éd. P. Bearman *et al.* (1998).

4. Sur la vie et l'œuvre de Ḥunayn ibn Ishāq, lire la dernière mise à jour, avec la bibliographie, de Gotthard Strohmaier, « Ḥunayn b. Ishāq », *Encyclopédie de l'Islam*, III, 3^e éd., éd. Kate Fleet *et al.* (avr. 2017), http://dx.doi.org/10.1163/1573-3912_ei3_COM_30560; m. à j. 12 juillet 2018.

5. Le titre complet est le suivant: *Épître de Ḥunayn ibn Ishāq à 'Alī ibn Yahyā sur les livres de Galien qui à sa connaissance ont été traduits et sur quelques-uns qui n'ont pas été traduits*. Ḥunayn a d'abord traduit son épître en 856 du syriaque en arabe, puis

les noms des traducteurs, la plupart avaient été traduits en syriaque ou en arabe dès le ix^e siècle.

Ce fait fondamental, sur lequel on reviendra, ne doit cependant pas faire oublier que la naissance de la médecine arabe se trouve en fait à un carrefour d'influences « venues de quatre côtés » selon l'expression de Manfred Ullmann⁶. D'origine bédouine, la médecine arabe rudimentaire est en effet confrontée à ses débuts à l'influence syriaque, grecque, sassanide et indienne sous l'effet de conquêtes qui, moins d'un siècle après la mort du prophète Muḥammad en 632, étendent le monde musulman de l'Espagne à la vallée de l'Indus. Il n'est pas possible de présenter ici le détail de ces influences⁷, mais il faut

l'a mise à jour en 864. Le texte que nous lisons aujourd'hui correspond à cette dernière version. Nous en avons deux recensions : A (ms. Istanbul Ayasofya 3631) et B, plus ancienne (ms. Istanbul Ayasofya 3590). Le texte de A a d'abord été édité en 1925 par Gotthelf Bergsträsser. Sept ans plus tard, informé par H. Ritter et M. Meyerhof de l'existence de la recension B, au lieu de fournir une deuxième édition du texte, il publia à partir de ce manuscrit une liste complète d'additions et de corrections, suivie d'une étude comparative approfondie des deux sources et complétée par un opuscule de Ḥunayn qui porte le titre : *Un opuscule de Ḥunayn ibn Ishāq sur les livres que Galien n'a pas mentionnés dans l'Index de ses livres* — c'est-à-dire dans le traité *Sur ses propres livres*. Cet opuscule est composé en deux parties : la première comprend les traités non mentionnés par Galien (n^{os} 130–155), et la deuxième les traités transmis sous le nom de Galien mais qui ne sont pas authentiques (n^{os} 156–179). Ces deux publications réunies ensemble forment aujourd'hui l'édition de référence : Gotthelf Bergsträsser, « Ḥunayn ibn Ishāq über die syrischen und arabischen Galen-Übersetzungen », *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes: Herausgegeben von der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 17/2 (1925) et Gotthelf Bergsträsser, « Neue Materialien zu Ḥunayn Ibn Ishāq's Galen-Bibliographie », *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes: Herausgegeben von der Deutschen Morgenländischen Gessellschaft*, 19/2 (1932), p. 7-108. Il faut y ajouter une troisième version, donnée par le ms. C (Ayasofya 3593) sous la forme d'une liste certes abrégée, mais qui renvoie semble-t-il à la version la plus ancienne du texte de Ḥunayn. Le texte arabe, accompagné d'une traduction allemande et d'un excellent état de la question a été publié par Fabian Käs, « Eine neue Handschrift von Ḥunayn Ibn Ishāqs Galen-bibliographie », *Zeitschrift für Geschichte der arabisch-islamischen Wissenschaften*, 19 (2010-1), p. 135-193.

6. Manfred Ullmann, *La médecine islamique* (Paris : Presses Universitaires de France, 1995) ; trad. de : *Islamic Medicine* (1978), p. 28.

7. Sur les sources de la médecine arabe et pour une présentation d'ensemble de ces influences, l'ouvrage de référence reste celui de Manfred Ullmann, *Die Medizin im Islam* (Leiden : Brill, 1970). Il faut ajouter à la liste des études sur la question fournies dans l'introduction (p. 1-13) l'ouvrage de Georgius Wenrich, *De auctorum graecorum versionibus et commentariis syriacis arabicis armeniacis persicisque commentatio* (Lipsiea, 1842), qui a été depuis complété par Moritz Steinschneider, *Die arabischen Übersetzungen aus dem Griechischen*, réimpr. éd. 1886 (Graz, 1960), Fuat Sezgin, *Geschichte des arabischen Schrifttums* [Medizin – Pharmazie – Zoologie – Tierheilkunde bis ca. 430 H.] (Leiden : Brill, 1970) (ci-après GAS 3) et Gerhard Endress, « Die Wissenschaftliche Literatur ». Lire également Franz Rosenthal, *The Classical Heritage in Islam*, réimpr. éd. 1975 (London – New York : Routledge, 1994) ; trad. de : *Das Fortleben der Antike im Islam* (1965), Introduction, p. 1-14.

R. Alessi — La naissance de la médecine arabe 

garder à l'esprit que l'essor de la médecine arabe n'a pas succédé aux travaux savants de ces mondes étrangers. Bien au contraire, ces influences continuent à s'exercer fortement au moins jusqu'à l'avènement du califat abbasside, en 750, et à la fondation de Badgad, en 762. Ullmann illustre ce phénomène à partir de l'exemple de la prise d'Alexandrie en 642 par les Arabes : jusqu'en 719 environ, date à laquelle l'école cesse d'exister⁸, les savants poursuivent certainement leurs travaux en grec ; mais en raison de la domination arabe, les manuscrits ne peuvent plus circuler jusqu'à Constantinople. C'est ainsi que, une fois les manuscrits grecs disparus, on peut expliquer que seules les versions arabes des *Summaria Alexandrinorum*, appelés en arabe *Ġawāmi' al-Iskandarāniyyīn*, qui sont des épitomes, accompagnés de remarques, de seize ouvrages que Galien avait rédigés « pour les débutants », n'ont été conservés qu'en traduction arabe⁹ et que les noms de Jean d'Alexandrie, Gessios, Anqilāwus et Marinos, auxquels la tradition arabe les a associés, ne soient plus identifiables.

À vrai dire, le travail d'assimilation de la médecine grecque, qui portait essentiellement sur Hippocrate, Galien et Dioscoride, avait débuté au Proche-Orient bien avant les conquêtes arabes. Parallèlement à Alexandrie et Constantinople, des écoles prirent leur essor à Antioche, Amida, mais surtout Édesse qui devint durant le v^e siècle un centre relativement important d'enseignement et de traduction de textes médicaux et scientifiques grecs en syriaque. Il ne faut pourtant pas en déduire que les Arabes ont développé leur médecine à peu près exclusivement à partir des textes grecs que les chrétiens de Syrie leur ont laissés. Ce serait méconnaître un fait historique important, à savoir que c'est essentiellement sous le califat abbasside que le nombre de traductions de ces textes, aussi bien en syriaque qu'en arabe, augmente sensiblement¹⁰. Il n'en demeure pas moins que les textes syriaques ont joué un rôle de premier plan dans le développement de la médecine arabe.

8. Sur l'école d'Alexandrie dans le monde arabe, voir Peter Adamson, Oliver Overwien et Gotthard Strohmaier, « The School of Alexandria », *Encyclopédie de l'Islam*, iv, 3^e éd., éd. Kate Fleet *et al.* (2016), http://dx.doi.org/10.1163/1573-3912_ei3_COM_24838; m. à j. 12 juillet 2018. Pour la médecine arabe, voir également Manfred Ullmann, *Die Medizin im Islam*, p. 21.

9. Nous en avons également une traduction en hébreu, faite au xiv^e s. de Rabbi Šimson ben Šelomoh (voir *ibid.*, p. 67). Sur le canon alexandrin, voir la synthèse de Véronique Boudon-Millot, *Galien, Introduction générale, Sur l'ordre de ses propres livres, Sur ses propres livres, Que l'excellent médecin est aussi philosophe* (Collection des Universités de France ; Paris : Les Belles Lettres, 2007), p. CXIII-CXXX avec la bibliographie.

10. Sur ce point très important de la transmission des textes, voir Dimitri Gutas, *Pensée grecque, culture arabe*, p. 50-53 avec la bibliographie ; lire en particulier la n. 16 p. 51 où l'auteur explique comment cette erreur d'appréciation s'est propagée chez les savants. Noter cependant que Ullmann, *La médecine islamique*, p. 13, ne commet pas cette erreur quand il explique que la christianisation des écoles du Proche-Orient, en Syrie et en Égypte,

Quand l'empereur byzantin Zénon décide, en 489, de fermer l'École d'Édesse, les chrétiens nestoriens qui s'y trouvaient alors se réfugièrent vers l'empire sassanide : certains s'installèrent à Nisibe, tandis que d'autres se rendirent dans la ville de Ġundaysābūr, à l'est du Tigre, et y renforcèrent par leur activité l'enseignement et la transmission de la médecine grecque. Leur influence grandit encore après la fermeture de l'École d'Athènes en 529 par l'empereur byzantin Justinien 1^{er}, sous l'effet de la politique très favorable à leur égard de l'empereur Ĥursaw 1^{er} Anūšarwān (Chosroës 1^{er}, 531–579). Enfin, toujours au titre du vi^e siècle, il ne faut pas oublier l'activité du moine jacobite Sergius de Reš'ayna, mort en 536 à Constantinople. Pour en donner ici un exemple, dans la liste des traductions des cent vingt-neuf traités de Galien que Ĥunayn ibn Ishāq établit au ix^e siècle dans son *Épître (Risālah)*¹¹, Sergius est mentionné trente-quatre fois, et on s'accorde aujourd'hui pour lui attribuer trente-cinq traductions de Galien depuis le grec vers le syriaque¹².

La réception de la médecine grecque par les Arabes se trouve donc dans une situation particulière. En effet, la distinction traditionnelle entre une période de traduction, nécessairement suivie d'une période d'assimilation, ne s'y applique pas de façon claire. Comme on l'a vu, Ĥunayn connaît et utilise un grand nombre de traductions syriaques, et traduit lui-même les textes médicaux grecs en syriaque ou en arabe. Mais en même temps, il est l'auteur d'un très grand nombre de traités médicaux originaux, plus d'une cinquantaine¹³, qui apportent la preuve indiscutable d'une parfaite assimilation. Mais la preuve peut-être la plus éclatante de cette assimilation nous est fournie par l'introduction du livre *Sur les doutes au sujet de Galien (Kitāb aš-šukūk 'alā Ġālīnūs)* d'ar-Rāzī, le Rhazes des latins (env. 250/854–313/925 ou 323/935), un médecin qui fut contemporain de la deuxième génération par rapport à Ĥunayn :

قَالَ مُحَمَّدُ بْنُ زَكْرِيَاءَ الرَّازِيُّ: إِنِّي لِأَعْلَمُ كَثِيرًا مِنَ النَّاسِ يَسْتَجْهَلُونِي فِي تَأْلِيفِ هَذَا الْكِتَابِ وَكَثِيرًا

s'accompagne d'un phénomène de sélection des textes et des programmes dont les Arabes ont hérité.

11. *Risālatu Ĥunayni bni Ishāqa ilā 'Aliyyi bni Yahyā fī dikri mā turġima min kutubi Ġālīnūsā bi-'ilimi-hi wa-ba'di mā lam yutarġam*, éd. Bergsträsser, « Ĥunayn ibn Ishāq über die syrischen und arabischen Galen-Übersetzungen ».

12. Entre vingt-sept et trente-sept selon les calculs. Voir sur ce point Véronique Boudon-Millot, *Galien, Introduction générale, Sur l'ordre de ses propres livres, Sur ses propres livres, Que l'excellent médecin est aussi philosophe*, CXLIX, n. 199 avec la bibliographie, et également Véronique Boudon-Millot, « L'écotique des textes médicaux grecs et l'apport des traductions orientales », in *Entre Orient et Occident : la philosophie et la science gréco-romaines dans le monde arabe*, 22-27 août 2010, éd. Goulet. R. et U. Rudolph, Fondation Hardt (Entretiens sur l'antiquité classique, 57 ; Vandœuvres, 2011), p. 326.

13. Voir la liste donnée dans *GAS* 3, p. 249-256.

مِنْهُمْ يُلُومُونِي وَيَعْنِفُونِي أَوْ كَانَ يَجْرِي إِلَى تَحْلِيَّتِي بِحِيلَةٍ مَنْ يَقْصِدُ بِاسْتِغْنَامٍ وَأَسْتِلْذَاذٍ مِنْهُ لِذَلِكَ إِلَى مُنَاقِضَةِ رَجُلٍ مِثْلِ جَالِينُوسَ فِي جَلَالَتِهِ وَمَعْرِفَتِهِ وَتَقَدُّمِهِ فِي جَمِيعِ أَجْزَاءِ الْفَلَسْفَةِ وَمَكَانِهِ مِنْهَا. وَأَجِدُ لِذَلِكَ — يَعْلَمُ اللَّهُ — مَضْضًا فِي نَفْسِي إِذْ كُنْتُ قَدْ بَلَيْتُ بِمُقَابَلَةِ مَنْ هُوَ أَعْظَمُ الْخَلْقِ عَلَيَّ مَنَةً وَأَكْثَرَهُمْ لِي مَنَفَعَةً وَبِهِ أَهْتَدَيْتُ وَآثَرُهُ أَقْتَفَيْتُ وَمِنْ بَحْرِهِ اسْتَقَيْتُ بِمَا لَا يَنْبَغِي أَنْ يُقَابَلَ بِهِ الْعَبْدُ سَيِّدَهُ وَالتَّلِيدُ اسْتَاذَهُ وَالْمَنْعَمُ عَلَيْهِ وَلِي نِعْمَتُهُ.

وَيُؤَدُّنِي — يَشْهَدُ اللَّهُ — أَنَّ هَذِهِ الشُّكُوكَ الَّتِي أَذْكَرُهَا فِي هَذَا الْكِتَابِ لَمْ يَكُنْ فِي كُتُبِ هَذَا الرَّجُلِ الْخَيْرِ الْفَاضِلِ الْعَظِيمِ قَدْرَهُ الْجَلِيلِ خَطَرُهُ الْعَامِّ نَفْعُهُ الْبَاقِي بِالْخَيْرِ ذِكْرُهُ، لَكِنَّ صِنَاعَةَ الطِّبِّ وَالْفَلَسْفَةَ لَا تَحْتَمِلُ التَّسْلِيمَ لِلرُّؤْسَاءِ، وَالْقَبُولَ مِنْهُمْ وَلَا مُسَاهَلَتَهُمْ وَتَرَكَ الْأَسْتَفْصَاءَ عَلَيْهِمْ وَلَا الْفَيْلَسُوفُ يُحِبُّ ذَلِكَ مِنْ تَلَامِيذِهِ وَالْمُتَعَلِّمِينَ مِنْهُ كَمَا قَدْ ذَكَرْتُ ذَلِكَ أَيْضًا جَالِينُوسَ فِي كِتَابِهِ فِي مَنَافِعِ الْأَعْضَاءِ حَيْثُ وَبِحِ الْذِينَ يَكْلِفُونَ أَتْبَاعَهُمْ وَأَشْيَاعَهُم الْقَبُولَ مِنْهُمْ بِمَا بَرَّهَانًا. وَكَانَ أَكْثَرَ مَا جَرَّأَنِي وَسَهَّلَ عَلَيَّ بِأَنَّ الرَّجُلَ الْجَلِيلَ لَوْ كَانَ حَيًّا حَاضِرًا لَمْ يَلْبَثْنِي عَلَى تَأْلِيفِ هَذَا الْكِتَابِ وَلَمْ يَثْقُلْ ذَلِكَ عَلَيَّ إِثْرًا مِنْهُ لِحَقِّ وَجْهِ تَلَقُّصِي الْمُبَاحِثِ وَبُلُوغِ أَوَاخِرِهَا.¹⁴

Muhammad ibn Zakariyyā' ar-Rāzī a dit : Oui, je le sais bien, beaucoup me font passer pour un ignorant du fait que j'écrive ce livre, beaucoup m'adressent des reproches et me malmènent ; ou bien, on s'empresse de me décrire par les traits de qui poursuit le but — par facilité ou par recherche du plaisir — de contredire un homme tel que Galien dans sa grandeur, sa connaissance, sa prééminence dans toutes les parties de la philosophie et la place qui est la sienne dans celle-ci ? Pour cette raison, je trouve — Dieu le sait ! — du tourment dans mon âme, moi qui me suis trouvé à m'opposer à celui qui m'a le plus couvert de largesses, à celui dont j'ai le plus bénéficié ; c'est en lui que j'ai trouvé la bonne voie, ce sont ses traces que j'ai suivies, c'est à son océan que je me suis abreuvé ; malgré cela, je me suis trouvé <à faire> ce qu'il ne faut pas : qu'un esclave s'oppose à son maître, ou un disciple à son professeur ou celui qui a reçu un bienfait à son bienfaiteur.

Pour mon malheur, — Dieu en est témoin ! — ces doutes que je mentionne dans ce livre ne se trouvent pas dans les livres de cet homme savant, excellent, immense dans sa capacité, illustre dans sa dignité, dont l'utilité est universelle, dont l'excellente renommée durera tou-

14. Muhammad ibn Zakariyyā' ar-Rāzī, *Kitāb as-šukūk 'alā Ġālīnūs*, éd. Mehdi Mohaghegh (Tehran : International Institute of Islamic Thought et Civilization, 1993) (ci-après ar-Rāzī, *Šukūk*), p. 1, l. 6-20.

jours, mais que la science de la médecine et la philosophie ne tolèrent pas que l'on se soumette aux chefs et qu'on les approuve, ni qu'on leur soit conciliant et que l'on cesse de les examiner à fond : le philosophe n'aime pas cela de la part de ses disciples et de ceux qui s'instruisent auprès de lui, comme Galien l'a aussi mentionné dans son livre *Sur l'utilité des parties*, quand il blâme ceux qui poussent leurs sectateurs et leurs partisans à les approuver sans preuve. Ce qui m'a surtout enhardi et facilité la tâche est le fait que ce grand homme < lui-même >, s'il était vivant aujourd'hui, ne me reprocherait pas de composer ce livre et cela ne lui serait pas importun par préférence de la vérité et par amour pour l'examen complet des sujets de recherche et pour l'atteignement de leur point ultime.

Ce texte apporte un éclairage exceptionnel non pas sur les débuts de la médecine arabe, mais sur la période qui a immédiatement suivi, à un moment où l'activité des traducteurs se poursuit avec intensité. Il témoigne non seulement d'une parfaite connaissance de l'œuvre de Galien — c'est l'objet du premier paragraphe — mais aussi des progrès scientifiques qui ont été accomplis — c'est l'objet du deuxième paragraphe — et des nécessaires compléments qu'il faut alors apporter à Galien au nom de la recherche scientifique.

Les sources : présentation sommaire

Avant de tenter de comprendre comment la médecine arabe a pu se développer avec une telle rapidité, il convient cependant de dire un mot sur les sources. À juste titre, Emilie Savage-Smith a insisté sur la multiplicité et la complexité des sources sur lesquelles l'étude de la médecine arabe peut s'appuyer¹⁵ : les traités médicaux eux-mêmes, les œuvres bio-bibliographiques particulières au monde arabe que l'on appelle *ṭabaqāt*, les chroniques, les ouvrages encyclopédiques, les récits de voyage, les œuvres littéraires, philosophiques, théologiques et juridiques, les dits du prophète Muḥammad (au sg. *ḥadīth*), particulièrement ceux qui ont été compilés de bonne heure au ix^e siècle¹⁶, les

15. Emilie Savage-Smith, « Médecine », in *Histoire des sciences arabes : Technologie, alchimie et sciences de la vie*, III, éd. Roshdi Rashed (Paris : Seuil, 1997), p. 157-159.

16. À cette liste déjà longue, il convient d'ajouter les ouvrages dits de « miroirs des princes » le plus souvent rédigés par de hauts dignitaires à l'attention des hommes d'États (califes, sultans, vizirs, gouverneurs), mais aussi parfois par les hommes d'État eux-mêmes, par exemple sous la forme de conseils adressés à leurs fils. Ces écrits renferment de précieuses indications sur les débuts de la médecine arabe, comme la lettre de Ṭāhir ibn al-Ḥusayn (159/776–207/822), gouverneur de la province du Ḥurāsān à son fils 'Abd Allāh en 206/821–822, dans laquelle il invite son fils à fonder des hôpitaux et à y établir des médecins,

actes de création d'institutions charitables (au sg. *waqf*) permettant de fonder des hôpitaux, et enfin d'autres types de documents, issus des fouilles archéologiques ou encore les illustrations que renferment les manuscrits médicaux ou pharmacologiques. Comme on le voit, il n'est pas possible de comprendre un tel ensemble, en raison de son ampleur et du nombre de disciplines scientifiques qu'il serait nécessaire de réunir pour l'analyser. À cette observation s'ajoute que la littérature médicale arabe est difficile d'accès en raison du très grand nombre de traités qui restent encore aujourd'hui inédits.

Ullmann a fourni une liste complète des livres arabes qui traitent en partie ou en totalité de l'histoire de la médecine¹⁷. Tous ces ouvrages sont importants mais ils n'ont pas la même utilité pour l'étude de la naissance de la médecine arabe. Il faut en effet faire la distinction entre ceux qui fournissent les biographies des médecins, les recueils historiques et bibliographiques, et d'autres ouvrages qui sont des recueils de sentences qui relèvent de la littérature gnomique que les anecdotes et les reconstructions rendent plus difficiles à utiliser¹⁸. Il n'est pas possible de présenter toutes ces sources ici ; mais si l'on veut mentionner parmi les auteurs ceux qui ont fourni les sources les plus importantes et les plus fiables sur la naissance de la médecine arabe, il faut commencer par ceux qui vécurent au ix^e siècle, contemporains du mouvement de traduction dont Ḥunayn est le plus illustre représentant. Il s'agit d'abord de Ishāq ibn 'Alī ar-Ruhāwī, qui vécut dans la seconde moitié du ix^e siècle, auteur de l'un des plus anciens traités médicaux arabes qui porte le titre de *Adab aṭ-ṭabīb*, *La formation du médecin*¹⁹, et de Abū al-Ḥasan Yūsuf Ibrāhīm ibn ad-Dāyah (mort 265/878) qui donne des éléments très importants sur les médecins ayant vécu sous le califat de Hārūn ar-Rašīd,

faisant appel au devoir de charité vis-à-vis des musulmans. Voir Michael W. Dols, « The Origins of the Islamic Hospital: Myth and Reality », *Bulletin of the History of Medicine*, 61 (1987), p. 382.

17. Ullmann, *Die Medizin im Islam*, p. 228-233, au chap. 11, « Geschichte der Medizin ».

18. L'ouvrage de al-Bayhaqī (mort 565/1169), *Tatimmat šiwān al-ḥikmah*, relève de cette catégorie, mais renferme néanmoins un grand nombre d'informations biographiques sur les traducteurs à partir de Ḥunayn ; voir *ibid.*, p. 231.

19. Voir *ibid.*, p. 223, avec la bibliographie citée p. 223, n. 3. Le traité, traduit en anglais par Martin Levey, « Medical Ethics of Medieval Islam with Special Reference to Al-Ruhāwī's "Practical Ethics of the Physician" », *Transactions of the American Philosophical Society*, 57/3 (1967), p. 1-100, a été publié sous forme de fac-similé : Ishāq ibn 'Alī ar-Ruhāwī, *Adab aṭ-ṭabīb*, éd. Fuat Sezgin (Frankfurt am Main : Institute for the History of Arabic-Islamic Sciences, 1985), puis a été édité deux fois en 1992 (par M. S. M. al-'Āsirī et K. as-Sāmarrā'ī). La meilleure édition de ce texte, par J. Christoph Bürgel (1994) n'a cependant jamais été publiée. La monographie la plus complète sur ce traité est celle de Johann Christoph Bürgel, *Ärztliches Leben und Denken im arabischen Mittelalter*, rév. par Fabian Käs (Islamic History and Civilization, 135 ; Leiden : Brill, 2016).

dans les dernières années du viii^e puis au début du ix^e siècle dans son œuvre, *Aḥbār al-aṭibbā*²⁰.

On doit également mentionner le *Fihrist* de Ibn an-Nadīm, composé en 377/987²¹, qui est au départ un catalogue de tous les livres écrits en arabe, mais qui renferme des informations historiques et biographiques très importantes sur les débuts de la médecine arabe²². Ensuite, Ibn Ğulġul²³ compose la même année à Cordoue son ouvrage sur les *Classes des médecins et des philosophes*, *Ṭabaqāt al-aṭibbā wa-l-ḥukamā*, dans lequel on trouve, après les Grecs et les médecins alexandrins, les notices des premiers médecins arabes²⁴. Parmi les sources importantes, en particulier en ce qui concerne la biographie de Ḥunayn, il faut encore citer un ouvrage qui est certes aujourd'hui perdu, mais qui fut abondamment utilisé par les historiens postérieurs²⁵ : *Kitāb manāqib al-aṭibbā*, le livre *Sur les vertus des médecins*, composé en 423/1032 par ‘Ubayd Allāh ibn Ğabra’īl ibn ‘Ubayd Allāh ibn Baḥtišū’.

Près de six siècles séparent enfin le début du califat abbasside des monumentales bio-bibliographies de deux historiens contemporains, Ibn al-Qiftī²⁶ et Ibn Abī Uṣaybi’ah²⁷. Le premier ouvrage, *Kitāb iḥbār al-‘ulamā’ bi-aḥbār al-ḥukamā*, nous est connu par un épitome composé un an après la mort de l’auteur par az-Zawzānī²⁸ et a été publié sous le titre *Ta’rīḥ al-ḥukamā*, *Histoire des philosophes*²⁹. On suppose cependant que Ibn Abī Uṣaybi’ah a connu et utilisé la version complète de cette œuvre dans son propre ouvrage, intitulé *‘Uyūn al-anbā’ fī ṭabaqāt al-aṭibbā*, *Sources d’informations sur les classes*

20. Ces deux auteurs sont abondamment utilisés au xiii^e siècle par Ibn Abī Uṣaybi’ah (voir sur cette page).

21. Ibn an-Nadīm, *Fihrist*, éd. Gustav Flügel, 2 t. (Leipzig, 1871-2) (ci-après Ibn an-Nadīm, *Fihrist*).

22. On trouve ainsi dans le Ibn an-Nadīm, *Fihrist*, III.7, p. 286 un développement sur la naissance de la médecine grecque, intitulé *Ibtidā’ at-ṭibb*, « Commencement de la médecine », suivi, III.7, p. 296, d’une section intitulée *al-Muḥdītūn*, « les modernes », qui commence par la biographie de Ḥunayn.

23. Mort 384/994. Ibn Ğulġul est également très utilisé par Ibn Abī Uṣaybi’ah (cf. n. 20).

24. Abū Dā’ūd Sulaymān ibn Ḥasān al-Andadusī *al-ma’rūf bi-Ibn Ğulġul*, *Ṭabaqāt al-aṭibbā wa-l-ḥukamā*, éd. Fu’ād Sayyid (10; Cairo: Publications de l’IFAO, 1955) (ci-après Ibn Ğulġul, *Ṭabaqāt*), p. 53 sqq. Le titre est le suivant : « Sixième classe : ceux qui n’étaient de leur origine ni byzantins, ni syriaques, ni perses », *aṭ-ṭabaqatu ’s-sādisatu mimman lam yakun fī aṣli-hi rumīyy^{an} wa-lā siriyānīyy^{an} wa-lā fārisīyy^{an}*. Ce chapitre commence à partir de l’avènement de l’islam.

25. Notamment Ibn al-Qiftī et Ibn Abī Uṣaybi’ah, voir Ullmann, *Die Medizin im Islam*, p. 230, n. 4 et 5.

26. Ğamāl ad-Dīn Abu ’l-Ḥasān ‘Alī ibn Yūsuf al-Qiftī (mort 646/1248) ; voir *ibid.*, p. 231.

27. Il meurt en 668/1270.

28. Muḥammad ibn ‘Alī ibn Muḥammad al-Ḥaṭībī az-Zawzānī.

29. Ibn al-Qiftī, *Ta’rīḥ al-ḥukamā*, éd. Julius Lippert (Leipzig, 1903) (ci-après al-Qiftī, *Ta’rīḥ*).

*des médecins*³⁰. Cet énorme volume de six-cents pages, dont August Müller a montré qu'il avait fait l'objet de deux recensions du vivant de l'auteur, comprend près de quatre-cents notices réparties en quinze chapitres. Le premier chapitre, sur la naissance de la médecine, est suivi de quatre chapitres sur la médecine grecque, depuis Asklépios jusqu'à Galien. Puis, après un chapitre sur la médecine alexandrine, l'auteur passe à la naissance de la médecine arabe : il traite d'abord des premiers temps de l'islam et de l'époque omeyyade, puis des médecins sous les califes abbassides et sous les Būyides (voir page 1). Enfin, après avoir consacré un chapitre aux médecins qui furent responsables des traductions du grec vers l'arabe, il s'intéresse à tous les autres médecins jusqu'à son temps, répartis par zones géographiques.

Quel éclairage peuvent apporter des ouvrages révisés au XIII^e siècle sur la naissance de la médecine arabe ? Les historiens ont vu dans les six siècles qui se sont écoulés une source de difficulté. On a par ailleurs insisté sur le caractère anecdotique des histoires consignées, parfois sur le manque de rigueur des auteurs. La question de la fondation du premier hôpital islamique à Badgad par le calife Hārūn ar-Rašīd (170–193/76–809) sur le modèle de l'hôpital chrétien de Ğundaysābūr donne un bon exemple de ce scepticisme : en raison de l'absence de sources anciennes susceptibles d'étayer l'histoire qui se trouve développée chez Ibn al-Qiftī³¹ et Barhebraeus³², Michael W. Dols a systématiquement écarté toute référence aux sources du XIII^e siècle³³, et a proposé l'idée d'un « mythe de Ğundaysābūr » qui a été reprise par les historiens³⁴. Pourtant, ces ouvrages entretiennent entre les uns et les autres de multiples liens philologiques que les rédactions parallèles et les emprunts, explicites ou implicites, permettent de mettre en lumière grâce à la méthode comparative³⁵. Par ailleurs, il ne faut pas oublier que ces auteurs ont souvent puisé à des sources anciennes qui ne nous sont pas autrement connues. Ce fait, dont on a vu plus haut une illustration³⁶, ne peut être mis en doute ; et

30. Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā' fī ṭabaqāt al-aṭibbā'*, éd. August Müller (Königsberg et Cairo, 1882-4) (ci-après Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā'*).

31. al-Qiftī, *Ta'rīḥ*, p. 133 sq.

32. Barhebraeus, *Ta'rīḥ muḥtaṣar ad-duwal*, éd. Anṭūn Ṣāliḥānī (2^e éd., Beirut, 1985), p. 76 sq.

33. Voir Michael W. Dols, « The Origins of the Islamic Hospital: Myth and Reality », p. 367, n. 1.

34. Voir par exemple Peter E. Pormann et Emilie Savage-Smith, *Medieval Islamic Medicine* (The New Edinburgh Islamic Surveys ; Edinburgh : Edinburgh University Press, 2010) (pub. à l'orig. en 2007), p. 20-21. Idée tempérée à juste titre par Emiliano Fiori, « Jundīshāpūr », *Encyclopédie de l'Islam*, III, 3^e éd., éd. Kate Fleet *et al.* (juill. 2015), http://dx.doi.org/10.1163/1573-3912_ei3_COM_27563 ; m. à j. 12 juillet 2018.

35. En ce qui concerne le texte de Ibn al-Qiftī, voir l'exemple donné page 13.

36. Voir page 7 et la note 20.

s’agissant d’Ibn Abī Uṣaybi‘ah, on peut également observer qu’il cite très scrupuleusement des sources anciennes³⁷, comme on aura l’occasion de le voir plus loin page 18.

De la médecine bédouine à la médecine des princes

On trouve une description des traits qui ont pu constituer la médecine arabe bédouine préislamique dans le chapitre que Ullmann consacre à la médecine arabe ancienne³⁸. D’une manière générale, il faut retenir que, vivant dans de mauvaises conditions de salubrité, les habitants de la Péninsule arabe étaient affectés d’un grand nombre de maladies, comme le prouvent, très tôt dans la langue arabe, les nombreuses occurrences de termes qui désignent les maladies. Parmi les mots mentionnés par Ullmann³⁹, certains renvoient à des affections congénitales ou chroniques, comme ‘*araġ*, « boiterie », *kamah*, « cécité, être aveugle de naissance », *kašah*, « pleurésie », *ḥaban*, « hydropisie », *kalab*, « rage », d’autres à des maladies de peau, d’autres à la partie du corps affectée, d’autres encore à des maladies plus difficiles à identifier, tirées de noms d’animaux, comme la « maladie du loup », *dā’ ad-di‘b* ou la « maladie de la gazelle », *dā’ aḡ-ḡabī*. Aucun de ces termes, pourtant, ne renvoie à une médecine scientifique. Certes, cela ne veut pas dire que les Arabes ne manifestaient ni connaissance ni intérêt pour l’anatomie : des organes tels que le foie, le cœur, la rate, l’estomac se trouvent en effet couramment dans la poésie ancienne, de même que sont associées des fonctions à certains organes⁴⁰. D’autres exemples intéressants attestent de connaissances précises dès l’origine, comme le terme *al-akḥal*, « la veine médiane » (de l’avant-bras), qui servira plus tard à traduire le grec ἡ μέση φλέψ, ou encore des termes de l’anatomie du cerveau que les blessures de la tête permettaient d’observer : c’est ainsi que les Arabes appelaient *umm ad-dimāġ* ou *umm ar-ra’s*, « la mère de la cervelle, la mère de la tête » la membrane du cerveau. Plus tard, comme l’explique Ullmann⁴¹, confrontés aux textes de Galien et à la distinction entre la « membrane épaisse » et la « membrane fine », ἡ παχέα μῆνιγξ, ἡ

37. On en trouve de multiples exemples dans le chapitre 5, consacré à Galien ; voir Robert Alessi, « The Reception of Galen in Ibn abī Uṣaybi‘ah », in *Brill Companion to the Reception of Galen*, éd. Barbara Zipser et Petros Bouras-Vallianatos (Brill’s Companions to Classical Reception, 17 ; Leiden — Boston : Brill, 2019), p. 279-303.

38. Ullmann, *Die Medizin im Islam*, p. 15-24 ; voir aussi Ullmann, *La médecine islamique*, p. 5-11.

39. Ullmann, *Die Medizin im Islam*, p. 15 ; les mots cités sont extraits du vol. I du *Wörterbuch der klassischen arabischen Sprache* (éd. Manfred Ullmann).

40. Comme foie, siège de la faim et de la soif (*ibid.*, p. 16 et n. 3).

41. Ullmann, *La médecine islamique*, p. 36.

λεπτὴ μῆνιξι, les traducteurs arabes, adaptant la terminologie ancienne aux connaissances nouvelles, adoptèrent les expressions de *al-umm al-ǧāfi*, « la mère dure, épaisse » et *al-umm ar-raqīq*, « la mère fine ».

Mais dans l'ensemble, on peut dire qu'il n'existe pas de médecine spécialisée à l'époque de l'avènement de l'islam⁴², et que l'arrivée du prophète Muḥammad ne change rien à la situation : on ne trouve dans le Coran, en dehors d'une brève allusion à la notion de guérison dans la sourate *Les abeilles* (16) : « De leur ventre sort une boisson de différentes couleurs qui est une guérison (*šifā^{um}*) pour les hommes. »⁴³, rien sur la relation entre le médecin et le malade. L'essentiel de ce que l'on peut dire de cette période se trouve dans les recueils de *ḥadīṭ* dits « authentiques »⁴⁴. On y trouve une série de prescriptions attribuées au Prophète qui renvoient toutes à des pratiques communes dans les médecines populaires. Il faut toutefois noter que ces prescriptions ont ensuite été consignées dans des recueils dits de « médecine du Prophète » (*aṭ-ṭibb an-nabawī*, *ṭibb an-nabī*), combinées avec de faux « dits » et réinterprétées à l'aide de connaissances venues de la médecine grecque. Ces constructions postérieures, qui florissent entre le xii^e et le xiv^e siècle, s'inscrivaient en fait contre la médecine d'origine grecque, considérée alors comme suspecte⁴⁵.

La remarque faite plus haut sur la rareté des sources anciennes portant sur l'histoire de la médecine à l'époque des premiers califes abbassides (page 9) s'applique évidemment sur la période qui s'étend des débuts de l'islam à la fin du califat omeyyade (132/750). Quoi qu'il en soit, il faut garder à l'esprit que les textes des historiens ne nous donnent à voir que le côté le plus brillant de la médecine, celui que représentent d'illustres médecins que les princes et les plus hauts personnages de l'État cherchent à attacher à leur suite.

C'est ainsi qu'est représenté le plus ancien médecin arabe qui soit mentionné par les historiens⁴⁶, al-Ḥārīṭ ibn Kaladah aṭ-Ṭaqafī. Avec justesse, Ull-

42. Voir Ullmann, *Die Medizin im Islam*, p. 16-17 sur l'absence de formation médicale : tout guérisseur était appelé de ce fait *aṭ-ṭabīb* ou *al-ʿāsī*, et le plus souvent, les soins aux malades et aux blessés étaient confiés à des femmes, et sur les pratiques magiques : on lit ainsi chez al-Qazwīnī (mort 1283) et Nuwayrī (mort 733/1233) que les bédouins qui arrivaient à Ḥaybar, persuadés que la fièvre ne s'emparait que des hommes, avaient l'habitude de braire comme des ânes (*ta šīr*, « répéter dix fois le même cri (comme l'âne) ») aux portes de la ville pour faire croire à la fièvre qu'ils n'étaient pas des hommes (voir les réf. p. 17, n. 3).

43. يُخْرَجُ مِنْ بَطُونِهَا شَرَابٌ مُخْتَلِفٌ أَلْوَانُهُ فِيهِ شِفَاءٌ لِلنَّاسِ (16:69) (voir *ibid.*, p. 17).

44. Il s'agit essentiellement de recueils du ix^e s. Ullmann, *ibid.*, p. 18-19, donne une série d'exemples tirés d'al-Buḥārī.

45. Sur ces recueils, voir *ibid.*, p. 185-189.

46. Sinon le plus ancien qui soit connu, à savoir Ibn Ḥiḍyam (voir *GAS* 3, p. 203).

mann relève certaines incohérences dans les dates de sa vie⁴⁷ : chez Ibn Qutaybah, on trouve qu'il aurait vécu jusqu'au califat de 'Umar (13–23/634–644), tandis que dans les autres sources, on le trouve en vie à l'époque omeyyade dans une conversation avec Mu'āwiyah (41–60/661–680)⁴⁸. Par ailleurs, Ibn Abī Uṣaybi'ah rapporte un long entretien entre lui et l'empereur sassanide Ḥursaw 1^{er} Anūšarwān (Chosroës 1^{er}, 531–579)⁴⁹. Si on le fait naître vingt-cinq ans avant la mort de Chosroës, vers 555, il aurait donc vécu largement plus de cent ans. Cela a parfois conduit à mettre en doute l'existence historique de ce personnage⁵⁰. Sans entrer dans les détails biographiques de al-Ḥārīt, il vaut ici la peine de relever ce que l'on trouve chez Ibn al-Qiftī :

قَالَ أَبُو عَمْرٍو وَمَاتَ الْحَرِثُ بْنُ كَلْدَةَ فِي أَوَّلِ الْإِسْلَامِ وَلَمْ يَصِحَّ إِسْلَامُهُ قَالَ وَأَمَرَ رَسُولُ اللَّهِ ﷺ سَعْدَ بْنَ أَبِي وَقَّاسٍ بِأَنْ يَأْتِيَهُ فَيَسْتَوْصِفُهُ فِي مَرَضٍ نَزَلَ بِهِ فَيَدُلُّ أَنْهُ جَائِزٌ أَنْ يُشَاوَرَ أَهْلَ الْكُفْرِ فِي الطَّبِّ إِذْ كَانَ مِنْ أَهْلِهِ وَاللَّهُ أَعْلَمُ وَكَانَ الْحَرِثُ بْنُ كَلْدَةَ يَضْرِبُ الْعُودَ تَعَلَّمَ ذَلِكَ أَيْضًا بِفَارِسَ وَالْيَمَنِ وَبَقِيَ إِلَى زَمَنِ مَعْوِيَةَ فَقَالَ لَهُ مَعْوِيَةُ مَا الطَّبُّ يَا حَرِثُ فَقَالَ الْأَزْمُ يَا مَعْوِيَةَ يَعْنِي الْجُوعَ.⁵¹

Abū 'Umar a dit : al-Ḥārīt Ibn Kaladah mourut aux premiers temps de l'islam et il n'est pas sûr qu'il se soit converti. Il ajoute : l'envoyé de Dieu a dit à Sa'd ibn Abī Waqqāš d'aller le trouver et de le consulter au sujet d'une maladie qui lui était arrivée, ce qui signifie qu'il est permis (*fa-yadullu anna-hu ġā'iz^{un}*) de consulter un incroyant en matière de médecine lorsqu'il se trouve que <le médecin> en est un — mais Dieu seul connaît la vérité ! al-Ḥārīt ibn Kaladah jouait du luth ; il avait appris cela aussi en Perse et au Yemen. Il était encore en vie du temps de Mu'āwiyah. Mu'āwiyah lui demanda : « al-Ḥārīt, qu'est-ce que la médecine ? » Il lui répondit : « C'est l'abstinence, c'est-à-dire la faim. »

Ce texte est très important à deux titres. Premièrement, en ce qui concerne les dates, on y trouve en fait une distinction assez nette entre deux traditions différentes : l'une fait mourir al-Ḥārīt ibn Kaladah « au tout début de l'islam », *fī awwalī 'l-islāmi*, et précise que dans ces conditions, il n'est pas sûr qu'il

47. Voir Ullmann, *Die Medizin im Islam*, p. 20 et n. 1, avec notamment la référence à Ibn Qutaybah, *Kitāb al-ma'ārif*, 147.74.

48. Ibn Ġulġul, *Ṭabaqāt*, 45.2–6, Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā'*, I, 109.32–110.3, al-Qiftī, *Ta'rīḥ*, 162.15–20.

49. Voir page 4.

50. Voir p. ex. Emilie Savage-Smith, « Médecine », p. 161. Position bien plus nuancée chez Fuat Sezgin (*GAS* 3, p. 203) qui remarque que al-Ḥārīt doit être né au moins vingt ans avant le prophète Muḥammad pour avoir pu rencontrer Chosroës 1^{er}.

51. al-Qiftī, *Ta'rīḥ*, 162.15–20.

se soit converti, *wa-lam yaṣīḥha islāmu-hu*. Rien n’oblige donc à considérer qu’il était vivant durant la période des quatre califes *rāṣidūn* successeurs du Prophète (10/632–40/661), d’autant que la citation de Abū ‘Umar n’est justifiée que dans la mesure où al-Ḥārīt, mort avant d’avoir pu se convertir, lui sert ici d’exemple. Quant à l’autre tradition⁵², qui vient après la formule « mais Dieu seul connaît la vérité! », elle fait mourir al-Ḥārīt bien plus tard. Ibn al-Qifṭī ne livre donc pas une citation contradictoire, mais bien deux traditions, l’une à la suite de l’autre, dont la première est en outre confirmée par ce que rapporte Ibn Qutaybah⁵³.

Mais il y a plus à dire sur ce passage. En effet, qui est ce Abū ‘Umar mentionné par Ibn al-Qifṭī? Dans l’édition de Julius Lippert, la référence n’est pas localisée, et l’entrée de son index ne renvoie qu’à ce passage. Il s’agit en fait de Abū ‘Umar Yūsuf ibn ‘Abd Allāh ibn Muḥammad ibn ‘Abd al-Barr, un savant cordouan spécialiste de *fiqh* et de généalogie (368/978–463/1070) dont l’œuvre est immense. La référence complète se trouve dans sa biographie sur les Compagnons du Prophète⁵⁴. La notice concerne un al-Ḥārīt ibn al-Ḥārīt ibn Kaladah at-Taḡafī, donc un deuxième fils de al-Ḥārīt ibn Kaladah dont on apprend l’existence⁵⁵, et on a maintenant la confirmation qu’elle s’arrête bien à la formule propre à la science religieuse (*fiqh*): « mais Dieu seul connaît la vérité! » Voici le texte complet de cette notice :

(٣٩٣) الْحَرِثُ بْنُ الْحَرِثِ بْنِ كَلْدَةَ التَّقْفِيِّ. كَانَ أَبُوهُ طَبِيبًا فِي الْعَرَبِ حَكِيمًا، وَهُوَ مِنَ الْمَوْلَانَةِ قُلُوبِهِمْ، مَعْدُودٌ فِيهِمْ، وَكَانَ مِنْ أَشْرَفِ قَوْمِهِ، وَأَمَّا أَبُوهُ الْحَرِثُ بْنُ كَلْدَةَ فَكَاتَ فِي أَوَّلِ الْإِسْلَامِ، وَلَمْ يَصِحَّ إِسْلَامُهُ.

وَرُوِيَ أَنَّ رَسُولَ اللَّهِ ﷺ أَمَرَ سَعْدَ بْنَ أَبِي وَقَّاصٍ أَنْ يَأْتِيَهُ وَيَسْتَوْصِفَهُ فِي مَرَضٍ نَزَلَ بِهِ، فَدَلَّ ذَلِكَ عَلَى أَنَّهُ جَائِزٌ أَنْ يُشَاوَرَ أَهْلَ الْكُفْرِ فِي الطِّبِّ إِذَا كَانُوا مِنْ أَهْلِهِ، وَاللَّهُ أَعْلَمُ.⁵⁶

52. C’est celle que l’on trouve chez Ibn Abī Uṣaybi‘ah qui l’a prise chez Ibn Ḡulḡul.

53. Voir n. 47 page ci-contre. Une autre confirmation indirecte vient de la date de la mort de l’un de ses fils, an-Naḍr ibn al-Ḥārīt, à qui il avait eu le temps de transmettre l’art de la médecine, exécuté sur l’ordre de Muḥammad après la bataille de Badr, dès 2/624 (Ibn Abī Uṣaybi‘ah, *Uyūn al-anbā*, I, 115.29–31).

54. Abū ‘Umar Yūsuf ibn ‘Abd Allāh ibn Muḥammad Ibn ‘Abd al-Barr, *al-Isti‘āb fī ma‘rifat al-aṣḥāb*, éd. ‘Alī Muḥammad al-Baḡārī (Bayrūt, 1416/1995) (ci-après Ibn ‘Abd al-Barr, *al-Isti‘āb*). Mon collègue M. Ryad Atlagh, dont les suggestions ont grandement amélioré ce travail, m’a permis de localiser cette notice : qu’il en soit vivement remercié ici.

55. Il fait partie de « ceux dont on a gagné les cœurs », *al-mu‘allafah qulūbu-hum*, c’est-à-dire d’anciens adversaires du Prophète ralliés à l’islam par des dons de cinquante à cent chameaux pris sur la part revenant à Muḥammad.

56. Ibn ‘Abd al-Barr, *al-Isti‘āb*, n° 393, p. 283.

(393) al-Ḥārīt ibn al-Ḥārīt ibn Kaladah at-Taḡafī: son père était chez les Arabes un savant (*hakīm^{an}*) médecin. Lui faisait partie du petit nombre de « ceux dont on a gagné les cœurs » et il était l'un des grands de sa tribu. Quant à son père, al-Ḥārīt ibn Kaladah, il mourut aux premiers temps de l'islam, mais il n'est pas sûr qu'il se soit converti. On raconte que l'Envoyé de Dieu — que Dieu le bénisse et le salue — invita Sa'd ibn Abī Waqqāṣ à lui rendre visite et à prendre son avis sur une maladie qui lui était arrivée, et cela indique qu'il est licite qu'un infidèle soit consulté en médecine s'il se trouve qu'il en fait partie. Mais Dieu sait le mieux !

La tradition qui fait vivre al-Ḥārīt ibn Kaladah sous Mu'āwiyah ne vient donc pas de la même source. Celle de Ibn 'Abd al-Barr transmise par Ibn al-Qiftī⁵⁷, ajoutée à ce qu'on lit chez Ibn al-Qutaybah, confirme donc pleinement que al-Ḥārīt ibn Kaladah dut mourir « dès les premiers temps de l'islam ».

Ce texte livre aussi une réflexion très intéressante sur le statut du médecin aux tout premiers temps de l'islam, en ce que le fait que le Prophète adresse l'un de ces compagnons à un médecin arabe non converti se transforme ici en une disposition qui donne naissance à une coutume religieuse: c'est précisément le sens des mots « ce qui signifie qu'il est licite (*fa-yadullu anna-hu ḡā'iz^{un}*) ». Comme on le verra (page 20), les médecins chrétiens occupèrent de fait des positions de premier plan auprès des califes abbassides.

Un dernier point mérite d'être souligné. En effet, si l'on accepte de suivre la première tradition, il devient parfaitement possible que al-Ḥārīt se soit entretenu dans sa jeunesse avec Chosroës 1^{er}. Cet entretien est longuement rapporté par Ibn Abī Uṣaybi'ah⁵⁸ qui précise, à la fin de la notice consacrée à ce médecin, qu'il est l'auteur d'un livre intitulé *Entretien sur la médecine entre lui et Chosroës*⁵⁹. Si cet entretien a eu lieu, il atteste que les premiers médecins arabes ont pu voyager dans l'empire sassanide et connaître le milieu intellectuel de Ġundaysābūr. Ces voyages sont d'ailleurs confirmés au début de la notice consacrée par Ibn Abī Uṣaybi'ah au fils de al-Ḥārīt, an-Naḍr ibn al-Ḥārīt⁶⁰:

النَّضْرُ بْنُ الْحَرِثِ بْنِ كَلْدَةَ التَّفَفِيِّ: هُوَ ابْنُ خَالَةِ النَّبِيِّ ﷺ وَكَانَ النَّضْرُ قَدْ سَافَرَ فِي الْبِلَادِ أَيْضًا كَأَبِيهِ وَاجْتَمَعَ مَعَ الْأَفْضَلِ وَالْعُلَمَاءِ بِمَكَّةَ وَغَيْرِهَا وَعَاشَرَ الْأَحْبَارَ وَالْكُهَنَةَ وَأَشْتَغَلَ وَحَصَلَ مِنْ

57. Sans doute par une source indirecte dans laquelle Ibn 'Abd al-Barr n'était désigné que par sa *kunyah*, Abū 'Umar. Ibn al-Qiftī n'a pas donné dans sa notice son nom complet, sans doute faute de l'avoir lui-même identifié.

58. Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā'*, I, 110.10–112.12.

59. *Kitābu 'l-muḥāwarati fi 't-ṭibbi bayna-hu wa-bayna Kisrā Anūšarwāna* (Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā'*, I, 113.19).

60. Voir n. 53 page précédente.

العلوم القديمة أشياء جليّة القدر وأطلع على علوم الفلسفة وأجزاء الحكمة وتعلم من أبيه أيضاً
ما كان يعلمه من الطب وغيرها.⁶¹

an-Naḍr ibn al-Ḥārīt ibn Kaladah at-Taqaḍī : il est le fils d'une tante maternelle du Prophète. Comme son père, il parcourut aussi les contrées et se mêla à la compagnie de savants de premier plan, à la Mecque comme ailleurs. Il fut en relation avec des docteurs juifs et des prêtres ; après avoir travaillé et s'être approprié une grande partie des sciences anciennes, il domina la philosophie entre autres parties de la connaissance. Il s'instruisit aussi auprès de son père qui lui transmit ce qu'il savait de la médecine et d'autres sciences.

Ce passage explique comment certains membres de la famille de Muḥammad ont pu finalement s'opposer à lui⁶², peut-être en raison des milieux intellectuels juifs et chrétiens dans lesquels ils reçurent leur formation. Il montre aussi que dès les premiers temps de l'islam, la médecine se transmettait de père en fils.

Quant à l'entretien lui-même entre al-Ḥārīt et Chosroës I^{er}, il se présente à l'évidence comme une reconstruction faite à partir de connaissances en médecine grecque qui, en raison de la barrière de la langue, n'avaient pu être diffusées dans le monde arabe à cette époque. Dans cet entretien admirable, al-Ḥārīt montre à l'empereur qu'il possède à la fois les qualités morales et les connaissances théoriques et pratiques de nature à prouver qu'il est un médecin accompli. C'est donc un modèle de ce que la tradition arabe appela plus tard « l'examen des médecins », *mihnat al-aṭibbā'*⁶³, s'inscrivant dans la suite du traité de Galien *Comment il faut reconnaître le meilleur médecin*⁶⁴. Il se déroule en deux parties et consiste en une suite de questions posées par Chosroës I^{er} et de réponses apportées par al-Ḥārīt. Dans la première partie, les deux personnages se tiennent debout, et al-Ḥārīt, invité à parler sur ses origines arabes, fait la preuve de ses qualités morales. Une fois cela fait,

61. Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā'*, I, 113.20–23.

62. On rappelle que dans cette famille on trouve un père qui ne s'était sans doute pas converti, et ses deux fils, dont l'un, an-Naḍr ibn al-Ḥārīt, est devenu un ennemi du Prophète, tandis que l'autre, al-Ḥārīt ibn al-Ḥārīt, s'est racheté.

63. Pour reprendre ici le titre du chap. xvi de l'un des plus anciens traités médicaux arabes du IX^e s., écrit par Ishāq ibn 'Alī ar-Ruhāwī, *Adab aṭ-ṭabīb*, *L'éducation du médecin*. Voir n. 19 page 7.

64. Ce traité, perdu en grec, est conservé en arabe : Galien, *Galenī De optimo medico cognoscendo libelli: Versio Arabica*, éd. Albert Z. Iskandar (Corpus Medicorum Graecorum, Supplementum Orientale, IV ; Berlin : Akademie Verlag, 1988) (ci-après Galien, *Opt. med. cogn.*).

فَأَسْتَوَى كَسْرَى جَالِسًا وَجَرَى مَاءُ رِيَاضَةِ الْحِلْمِ فِي وَجْهِهِ لَمَّا سَمِعَ مِنْ مُحْكَمٍ كَلَامَهُ [...] ثُمَّ
أَمَرَهُ بِالْجُلُوسِ جَلَسَ.⁶⁵

Kisrā (Chosroës) prit alors un siège et un éclat de clémence illumina son visage aux mots de fermeté qu'il venait d'entendre de lui [...] puis l'invita à s'asseoir, ce qu'il fit.

Ce geste solennel montre que la partie technique de l'entretien ne peut se poursuivre qu'à la condition que la preuve des qualités morales du médecin soient établies. Dans ce qui suit, l'exemple le plus remarquable de la reconstruction se trouve dans l'exposé présenté par al-Ḥārīṭ sur le système humoral :

قَالَ فَعَلَى كَمْ جَبَلٍ وَطَبَعِ هَذَا الْبَدَنُ؟ قَالَ عَلَى أَرْبَعِ طَبَائِعِ الْمِرَّةِ السَّوْدَاءِ وَهِيَ بَارِدَةٌ يَابِسَةٌ
وَالْمِرَّةِ الصَّفْرَاءِ وَهِيَ حَارَةٌ يَابِسَةٌ وَالْدَّمُ وَهُوَ حَارٌّ رَطْبٌ وَالْبَلْغَمُ وَهُوَ بَارِدٌ رَطْبٌ. قَالَ فَلِمَ لَمْ
يَكُنْ مِنْ طَبِيعٍ وَاحِدٍ؟ قَالَ لَوْ خُلِقَ مِنْ طَبِيعٍ وَاحِدٍ لَمْ يَأْكُلْ وَلَمْ يَشْرَبْ وَلَمْ يَمْرُضْ وَلَمْ يَهْلِكْ.
قَالَ فَمِنْ طَبِيعَتَيْنِ لَوْ كَانَ اقْتَصَرَ عَلَيْهِمَا؟ قَالَ لَمْ يَجْزُ لَأَنَّهُمَا ضِدَّانِ يَقْتَتِلَانِ. قَالَ فَمِنْ ثَلَاثٍ؟ قَالَ
لَمْ يَصْلُحْ مُوَافِقَانِ وَمُخَالَفٌ هُوَ الْأَرْبَعُ هُوَ الْأَعْتِدَالُ وَالْقَوَامُ.⁶⁶

De combien d'éléments naturels est constitué ce corps ? — De quatre éléments : la bile noire, froide et sèche, la bile jaune, chaude et sèche, le sang, chaud et humide, et le phlegme, froid et humide. — Et pourquoi pas d'un seul élément ? — S'il était créé d'un seul élément, alors on ne pourrait ni boire ni manger ni tomber malade, ni mourir. — Et deux éléments, s'il se réduisait à cela ? — C'est impossible car les deux contraires seraient antagonistes. — Et de trois ? — Deux en harmonie et un différent, cela ne serait pas bon. Le nombre de quatre représente la symétrie (*al-i'tidāl*) et la juste proportion (*al-qawām*).

Au service de cette reconstruction, particulièrement intéressante ici est l'idée abstraite de la « symétrie » (*i'tidāl*) entendue comme la nécessaire compensation des éléments constitutifs du corps s'opposant entre eux comme des forces contraires, et susceptibles de prévaloir les uns sur les autres, qui se trouve développée chez ar-Ruhāwī⁶⁷.

Quelle était l'étendue réelle des connaissances médicales de al-Ḥārīṭ et de ses successeurs immédiats ? Les exemples donnés ci-dessus des reconstitutions historiques qui sont transmises dans les textes des historiens arabes ne permettent pas de l'évaluer. Ullmann suppose que dès le début de l'ère omeyyade,

65. Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā'*, I, 110.25–28.

66. Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā'*, I, 111.16–21.

67. Chap. viii, fol. 70b, l. 1 sqq. Voir Johann Christoph Bürgel, *Ärztliches Leben*, p. 89-94.

les conquêtes arabes en Syrie, en Perse et en Égypte (où elles ne provoquent pas la fermeture de l'école d'Alexandrie⁶⁸) favorisèrent les voyages, mais que l'accès à la médecine grecque et aux textes resta limité en raison de la barrière de la langue. Il donne des exemples de confusions sur des termes techniques, tels que le phlegme, compris dans le sens de « substance nocive » par 'Alī ibn Abī Ṭālib⁶⁹. La situation dut s'améliorer progressivement durant le VII^e siècle, mais c'est un fait bien établi qu'en dehors de quelques récits anecdotiques, elle ne change pas radicalement avant les premières années du califat abbasside.

La première médecine abbasside

Voici quels sont les mots avec lesquels Ibn Abī Uṣaybi'ah ouvre le chapitre VIII de son livre, intitulé « Sur les classes des médecins de Syrie qui vécutent au commencement de la dynastie des Abbassides » :

وَلنبتدئُ أولاً بِذِكْرِ جُورْجِسَ وابنه بِجَحْتِشُوعَ والمتمميين من أولاده على تواليهم ثم أذكر بعد ذلك من يليق ذكره من الأطباء الذين كانوا في ذلك الوقت.⁷⁰

Commençons par mentionner Ġūrgis, son fils Baḥtīšū', puis successivement, parmi ses fils, ceux qui se sont distingués. Ensuite, je passerai à ceux des médecins de ce temps qu'il convient de mentionner.

Cela appelle deux remarques : en premier lieu, dans ce chapitre sur les premiers temps de la médecine abbasside, qui s'étend pourtant sur plus de quatre-vingts pages⁷¹, ne sont mentionnés que des médecins de Syrie. Le chapitre se termine sur le personnage le plus emblématique du mouvement de traduction des textes médicaux depuis le grec et le syriaque vers l'arabe, Ḥunayn ibn Ishāq, suivi de quelques médecins, dont son fils Ishāq ibn Ḥunayn⁷². En second lieu, dans ce chapitre où la présence des médecins du domaine syriaque est écrasante, l'importance d'une seule dynastie de médecins, celle de Ġūrgis ibn Ġabra'īl et de ses descendants, les Baḥtīšū', est telle qu'elle justifie un total bouleversement de l'ordre de présentation.

Sur ces médecins, comme on l'a vu plus haut, les sources sont extrêmement nombreuses⁷³. On consultera en priorité les entrées des grandes encyclopédies, telles que l'*Encyclopédie de l'islam* (1^{re}, 2^e et 3^e éd., en cours de publication),

68. Voir page 3 et la note 8.

69. Ullmann, *Die Medizin im Islam*, p. 20 et n. 6.

70. Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā'*, I, 123.23–24.

71. Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā'*, I, 123–204.

72. Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā'*, I, 184.28–200.27 pour Ḥunayn.

73. Voir pages 7–9.

ainsi que les travaux cités aux notes 3 page 1 et 7 page 2⁷⁴. En ce qui concerne les grandes bio-bibliographies du XIII^e siècle déjà mentionnées page 9, il faut préciser qu'elles sont certes d'un maniement délicat, mais que l'on aurait tort de les écarter pour éclairer les débuts de la médecine arabe en raison de leur caractère tardif ou bien, lit-on parfois, anecdotique. En ce qui concerne les débuts de la période abbasside, Ibn Abī Uṣaybi'ah en fournit un bon exemple, puisque, durant tout le chapitre VIII, consacré à cette période, et durant ce chapitre seulement, il utilise abondamment un traducteur d'origine syrienne qui vécut probablement au milieu du III^e/IX^e s., mais dont l'œuvre ne nous est pas connue, Faṭyūn at-Tarğumān⁷⁵. Pourtant, Ibn Abī Uṣaybi'ah le connaît bien, puisqu'il nous dit ceci de lui dans le chapitre consacré aux traducteurs :

فثيون الترجمان: وجدت نقله كثير اللحن ولم يكن يعرف علم العربية أصلاً.⁷⁶

Faṭyūn at-Tarğumān: J'ai trouvé ses traductions pleines de fautes; il n'avait aucune connaissance solide de l'arabe.

Sans entrer ici dans les détails des relations philologiques entre les textes des historiens, on relèvera que partout où Ibn Abī Uṣaybi'ah suit de près le texte de Faṭyūn, le récit est plus sobre, et surtout, en particulier au sujet de l'hôpital de Ğundaysābūr, dépouillé des anecdotes qui ont poussé certains historiens à considérer le texte de Ibn al-Qifṭī comme suspect⁷⁷.

Que faut-il retenir ici des Baḥtīšū' ? L'histoire du premier d'entre eux, Ğūrğis ibn Ğabra'īl (mort vers 151/768), fournit des éléments intéressants. Il fut le médecin personnel du calife al-Manṣūr (136/754–158/775) dont le nom est associé à la fondation de Bagdad (144/762). D'après le récit de Faṭyūn rapporté par Ibn Abī Uṣaybi'ah, Ğūrğis est appelé en 148/765 de Ğundaysābūr où il réside à Bagdad pour se rendre au chevet du calife malade. Il s'agit donc d'une circonstance fortuite, mais aussi très particulière car si al-Manṣūr réunit bien tous les médecins de sa cour, ce n'est que pour leur poser une seule question :

قَالَ لَهُمُ الْمَنْصُورُ: مَنْ تَعْرِفُونَ مِنَ الْأَطْبَاءِ فِي سَائِرِ الْمَدِينِ طَيِّبًا مَاهِرًا؟ قَالُوا لَيْسَ فِي وَقْتِنَا هَذَا أَحَدٌ يُشْبِهُ جُورْجِسَ رَئِيسِ أَطْبَاءِ جَنْدِيسَابُورَ فَإِنَّهُ مَاهِرٌ فِي الطِّبِّ.⁷⁸

al-Manṣūr leur dit : « Connaissez-vous, parmi les médecins qui sont dans toutes les villes, un médecin qui soit habile (*māhir^{an}*) ? » — « De notre

74. Sur les Baḥtīšū', voir Ullmann, *Die Medizin im Islam*, p. 108-111.

75. Voir GAS 3, p. 231, avec les références du texte de Ibn Abī Uṣaybi'ah où l'on trouve les extraits de Faṭyūn : Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā'*, I, 123–129, I, 135–136, I, 138, I, 141–142, I, 171.

76. Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā'*, I, 204.19.

77. Voir page 9.

78. Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā'*, I, 123.30–31.

temps, répondirent-ils, il n'existe personne qui ressemble à Ğūrġis, le chef des médecins de Ğundaysābūr (*ra'īs aṭibbā' Ğundaysābūr*) qui est habile dans la médecine. »

Ce court dialogue dresse donc un vif contraste entre, d'une part, une capitale fondée seulement trois ans auparavant, totalement dépourvue de médecins expérimentés, et Ğundaysābūr, où l'on trouve non seulement un hôpital, mais encore des médecins organisés selon une hiérarchie dont Ğūrġis est le chef. La suite du récit montre les réticences de Ğūrġis, sans doute inspirées par sa crainte du calife. Comme il est finalement arrêté par les envoyés d'al-Manšūr, ses proches lui conseillent de partir à Badgad, ce qu'il fait après avoir placé son fils Baḥtīšū' à la tête de l'hôpital. Nous n'avons qu'une courte allusion à son entretien avec le calife⁷⁹, mais tout montre que la scène est une séance formelle d'examen comparable à celui de Ḥārīt ibn Kaladah⁸⁰.

L'issue de la scène doit être soulignée car elle illustre un point fondamental, celui du statut exceptionnel des chrétiens qui étaient les médecins personnels des hauts dignitaires de la période abbasside. Voici comment elle se termine :

فَأَمَرَ الْخَلِيفَةُ لَهُ فِي الْوَقْتِ بِخَلْعَةِ جَلِيلَةٍ وَقَالَ لِلرَّبِيعِ أَنْزِلْهُ فِي مَنْزِلٍ جَلِيلٍ <مِنْ> دُورِنَا وَأَكْرِمْهُ كَمَا تَكْرِمُ أَخَصَّ الْأَهْلِ.⁸¹

Le calife ordonna alors qu'on le revêtît sur le champ d'un riche vêtement d'honneur (*bi-ḥil'atⁱⁿ ġalīlatⁱⁿ*), puis il s'adressa à ar-Rabī' : « Installe-le dans une demeure imposante de notre palais, et rends-lui les mêmes honneurs qui sont rendus aux plus distingués. »

Il s'agit en fait d'une importante cérémonie de remise du vêtement d'honneur qui se nomme *ḥil'ah* à un personnage que l'on souhaite récompenser. Sous les califes abbassides, c'est toujours une robe de soie noire. À l'origine, le calife ôtait son propre manteau pour en revêtir son invité ; puis, comme l'explique Reinhart Dozy⁸², on puise le plus souvent dans la garde-

79. « Il le fit asseoir face à lui et lui posa des questions (وَسَأَلَهُ عَنْ أَشْيَاءَ) auxquelles il répondit avec calme. » (Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā'*, I, 124.11).

80. V. page 15, et Bürgel, *Ärztliches Leben*, p. 204-208 sur les examens individuels des médecins. Bürgel remarque (p. 204) que les princes n'étaient pas en mesure de conduire un entretien méthodique. Mais il faut préciser que ces entretiens se déroulaient en présence des médecins de la cour, vraisemblablement selon un schéma établi, comme on peut le voir ici si on lit le texte de près : le calife est d'abord frappé par la beauté de l'apparence de Ğūrġis et par sa façon de parler (فَتَعَجَّبَ الْخَلِيفَةُ مِنْ حُسْنِ مَنْظَرِهِ وَمَنْطِقِهِ, I, 124.10) — et cela correspond à la première partie de l'entretien entre Chosroës et al-Ḥārīt ibn Kaladah, car ce n'est qu'après que le calife invite le médecin à s'asseoir pour lui « poser des questions » (voir la note 79).

81. Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā'*, I, 124.13-14.

82. Reinhart Dozy, *Dictionnaire détaillé des noms de vêtements chez les Arabes*, réimpr. Librairie du Liban (Amsterdam : Jean Müller, 1843), p. 14-16.

robe du prince. Sur la foi d'un extrait de la *Description de l'Égypte* d'al-Maqrīzī (766/1364–845/1442), Dozy fait remonter cette coutume au califat de Hārūn ar-Rašīd (167/786–193/809) qui honora de cette façon le Barmakide Ġa'far ibn Yaḥyā⁸³. Nous en avons donc ici une attestation encore plus ancienne.

L'histoire du médecin arabe Asad ibn Ġānī que l'on trouve dans le *Livre des avars* de al-Ġāḥiẓ (mort vers 255/869) présente un contraste saisissant entre ces médecins chrétiens et les médecins musulmans de cette période. Asad ibn Ġānī vivait pauvrement dans une maison dont le sol était fait de terre battue qu'il arrosait durant l'été pour avoir un peu de fraîcheur. Durant une année d'épidémies, on lui demande comment il se fait qu'il reste dans un tel dénûment, privé de tout client⁸⁴. Voici ce qu'il répond :

قَالَ: أَمَّا وَاحِدَةٌ فَإِنِّي عِنْدَهُمْ مُسْلِمٌ. وَقَدْ أَعْتَقَدَ الْقَوْمُ قَبْلَ أَنْ أَتَطَبَّبَ لَا بَلَّ قَبْلَ أَنْ أُخْلَقَ أَنَّ الْمُسْلِمِينَ لَا يُفْلِحُونَ فِي الطَّبِّ. وَأَسْمِي أَسَدٌ وَكَانَ يَنْبَغِي أَنْ يَكُونَ أَسْمِي صَلِيبًا وَجِبْرَائِيلَ⁸⁵ وَيُوحَنَّا وَيِيرَا وَكُنِّيْتُ أَبُو الْحَرِثِ وَكَانَ يَنْبَغِي أَنْ تَكُونَ أَبُو عَيْسَى وَأَبُو زَكَرِيَّا وَأَبُو إِبْرَاهِيمَ. وَعَلِي رِدَاءٌ قُطْنٌ أَيْضًا وَكَانَ يَنْبَغِي أَنْ يَكُونَ رِدَاءٌ حَرِيرٌ أَسْوَدَ. وَلَفْظِي لَفْظُ عَرَبِيٍّ وَكَانَ يَنْبَغِي أَنْ تَكُونَ لُغَتِي لُغَةُ أَهْلِ جُنْدِيسَابُورَ.⁸⁶

D'abord, répondit-il, pour les clients, je suis musulman ; on savait avant que je devienne médecin et même avant ma naissance, que les musulmans ne réussissent pas en médecine. Ensuite, je m'appelle Asad au lieu de m'appeler Ṣalīb, Ġabrā'īl, Yuḥannā ou Bīrā. Ma *kunya* est Abū l-Ḥarīṭ alors qu'elle devrait être Abū 'Īsā, Abū Zakariyā ou Abū Ibrāhīm. Je porte un vêtement de coton blanc tandis que le devrais m'habiller de soie noire. Je parle arabe au lieu de m'exprimer dans la langue des habitants de Ġundaisābūr.⁸⁷

Aux honneurs des chrétiens, s'ajoutèrent vite d'immenses richesses et le pouvoir. Les historiens arabes fournissent de multiples exemples de cela

83. Texte cité Reinhart Dozy, *Dictionnaire détaillé des noms de vêtements chez les Arabes*, p. 14, n. 4: «أول من علمته خلع عليه من أهل الدول جعفر بن يحيى البرمكي: «À ma connaissance, le premier à avoir reçu un vêtement d'honneur parmi les puissants est Ġa'far ibn Yaḥyā le Barmakide. ».

84. Le terme employé dans le texte est *al-kasād*, « le fait de ne pas avoir de client ».

85. Je suis sur le nom de Ġabrā'īl le texte de Ch. Pellat ; v. la note 87. La leçon choisie par Aḥmad al-'Awāmīrī et 'Alī al-Ġārim est Murā'il.

86. al-Ġāḥiẓ, *Kitāb al-buḥalā'*, éd. Aḥmad al-'Awāmīrī et 'Alī al-Ġārim (Bayrūt : Dar al-Kutub al-'Ilmīyah, 2001), II, 4.7–5.2.

87. al-Ġāḥiẓ, *Le livre des avars*, trad. par Charles Pellat (Paris : Éditions Maisonneuve et Larose, 1997), p. 147-148.

concernant ces médecins attachés aux puissants du califat. C'est ainsi que le petit-fils de Ġūrġis, Ġabra'īl ibn Baḥtīšū' (mort 212/827), qui, après avoir été le médecin personnel de Hārūn ar-Rašīd à partir de 190/805, connu al-Amīn puis al-Ma'mūn, qui le remplaça dans ses fonctions à partir de 205/820 par son neveu Mīhā'īl. Puis le calife tomba gravement malade et seul Ġabra'īl sut le soigner. C'est ainsi, apprend-on, que la fonction du médecin devint si élevée que nul ne pouvait entrer dans aucune charge sans devoir préalablement lui prêter hommage⁸⁸. Cet exemple montre que ces médecins, attachés au pouvoir, étaient aussi attachés à la politique. Bien entendu, les Baḥtīšū' ne furent pas les seuls à jouir d'un tel prestige. C'est ainsi que Ibrāhīm ibn Bunān, le frère d'un autre médecin chrétien, Salmawayh ibn Bunān, qui exerça à la même époque sous le califat d'al-Mu'tašim (217/833–227/842), fut nommé à la charge du trésor, ce qui le conduisit à apposer son sceau personnel à côté de celui du calife :

وَوَلَّى أَخَا سَلْمَوِيَّةٍ إِبْرَاهِيمَ بْنَ بُنَانَ خَزَائِنَ بَيْتِ الْأَمْوَالِ فِي الْبِلَادِ وَخَاتَمَهُ مَعَ خَاتَمِ أَمِيرِ الْمُؤْمِنِينَ
وَلَمْ يَكُنْ عِنْدَهُ أَحَدٌ مِثْلَ سَلْمَوِيَّةٍ وَأَخِيهِ إِبْرَاهِيمَ فِي الْمَنْزِلَةِ وَكَانَ سَلْمَوِيَّةُ بْنُ بُنَانَ نَصْرَانِيًّا حَسَنَ
الْإِعْتِقَادِ فِي دِينِهِ كَثِيرَ الْخَيْرِ مُحَمَّدَ السَّيْرَةِ وَأَفْرَ الْعَقْلِ جَمِيلَ الرَّأْيِ.⁸⁹

<Le calife> préposa le frère de Salmawayh, Ibrāhīm ibn Bunān, à la charge de gardien des trésors du pays, et son sceau se trouvait à côté de celui du Commandeur des croyants. Personne n'égalait le rang de Salmawayh et de son frère Ibrāhīm. Salmawayh ibn Bunān était chrétien, excellentement attaché à sa religion, tourné vers le bien, menait une vie digne d'éloges, d'une grande prudence et d'une beau jugement.

Ce passage est intéressant à plus d'un titre : il montre d'abord que non seulement les médecins personnels des califes mais encore les membres éminents de leur famille étaient associés au pouvoir. L'image des deux sceaux côte à côte est ici particulièrement forte. Enfin, il insiste sur la grande valeur, aux yeux des musulmans, de la foi de ces chrétiens dans leur religion.

Il pouvait également arriver à ces médecins de connaître la déchéance. C'est ce qui arriva par exemple au quatrième de la lignée des Baḥtīšū', Baḥtīšū' ibn Ġabra'īl ibn Baḥtīšū', qui mourut en exil en 256/870 après avoir été disgrâcié en 244/858 par le calife al-Mutawakkil, jaloux de ses qualités morales et de ses bonnes manières. Tous ses biens furent confisqués et dispersés après sa mort⁹⁰. Pourtant, ce personnage fut éminent, puisqu'il fut le destinataire de plusieurs traductions faites par Ḥunayn du grec en syriaque.

88. Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā'*, I, 129.2–3

89. Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā'*, I, 165.1–3.

90. Sur les vicissitudes qu'il connut, voir Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā'*, I, 138.20–32, I, 141.18–27, I, 144.9–11.

On a commencé en insistant sur le fait que cette période se caractérise par une intense production scientifique⁹¹ et que celle-ci se compose aussi bien d'une énorme masse de traductions faites essentiellement à partir du grec vers le syriaque et l'arabe que de traités médicaux originaux qui attestent que l'assimilation de la science médicale par les Arabes fut extrêmement rapide. Sous ce rapport, les chrétiens jouèrent un rôle de premier plan, même s'ils n'eurent pas l'apanage exclusif des traités et des traductions⁹².

Comme on l'a déjà dit, Ḥunayn représente à lui seul ces deux mouvements⁹³. Il est intéressant de terminer cette présentation sur la naissance de la médecine arabe en donnant un exemple des jalousies et des intrigues qu'une telle activité a pu susciter. On le trouve dans la notice que Ibn Abī Uṣaybi'ah consacre à Ḥunayn : plus précisément, Ibn Abī Uṣaybi'ah termine la notice de Ḥunayn en insérant, juste avant de donner la liste de ses ouvrages, une longue épître dans laquelle Ḥunayn lui-même explique comment il fut victime des intrigues ourdies par ses collègues⁹⁴. Voici le passage où se trouvent expliquées les causes de cette jalousie :

فَمَا هُوَ إِلَّا الْأَطْبَاءُ النَّصَارَى الَّذِينَ أَكْثَرُهُمْ تَعَلَّمُوا بَيْنَ يَدَيَّ وَشَوُّوا قَدَامِي هُمُ الَّذِينَ يَرْمُونَ
سَفَكَ دَمِي عَلَى أَنَّهُمْ لَا بَدَّ لَهُمْ مِنِّي فَرَّةً يَقُولُونَ مَنْ هُوَ حَنِينٌ؟ إِنَّمَا حَنِينٌ نَاقِلٌ لِهَذِهِ الْكُتُبِ
لِيَأْخُذَ عَلَى نَقْلِهِ الْأَجْرَةَ كَمَا يَأْخُذُ الصَّنَاعُ الْأَجْرَةَ عَلَى صِنَاعَتِهِمْ وَلَا فَرْقَ عِنْدَنَا بَيْنَهُ وَبَيْنَهُمْ لِأَنَّ
الْفَارِسَ قَدْ يَعْمَلُ لَهُ الْخَدَّادُ السَّيْفَ فِي الْمِثْلِ بِدِينَارٍ وَيَأْخُذُ هُوَ مِنْ أَجْلِهِ كُلَّ شَهْرٍ مِائَةَ دِينَارٍ
فَهُوَ خَادِمٌ لِأَدَاتِنَا وَلَيْسَ هُوَ عَامِلًا بِهَا كَمَا أَنَّ الْخَدَّادَ وَإِنْ كَانَ يُحَسِّنُ صِنْعَةَ السَّيْفِ إِلَّا أَنَّهُ لَيْسَ
يُحَسِّنُ يَعْمَلُ بِهِ فَمَا لِلْخَدَّادِ وَطَلَبَ الْفَرُوسِيَّةَ؟ كَذَلِكَ هَذَا النَّاقِلُ مَا لَهُ وَالْكَلَامُ فِي صِنَاعَةِ الطَّبِّ،
وَلَمْ يُحْكَمْ فِي عِلْمِهَا وَأَمْرَاضِهَا؟ وَإِنَّمَا قَصْدُهُ فِي ذَلِكَ التَّشْبِيهِ بِنَا لِيُقَالَ حَنِينٌ الطَّيِّبُ وَلَا يُقَالَ
حَنِينٌ النَّاقِلُ.⁹⁵

Ces médecins chrétiens dont la plupart s'étaient instruits de moi, avaient progressé devant moi, souhaitaient ma mort, quoi qu'ils eussent besoin de moi ! Eh bien parfois, ils disaient : « Qui est Ḥunayn ? Il n'est

91. Voir pages 1–6.

92. C'est un médecin juif de Baṣrah, Māsarḡawayh, qui vécut probablement vers la fin du VIII^e s., qui est peut-être l'auteur des premiers livres de médecine en arabe. Voir la discussion chez Ullmann, *Die Medizin im Islam*, p. 23–24. Selon Ibn Abī Uṣaybi'ah, les très nombreuses citations qui sont introduites par « le Juif a dit » dans le *Kitāb al-hāwī* de ar-Rāzī renvoient à son œuvre Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā'*, I, 163.26.

93. Voir page 4.

94. Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā'*, I, 191.1–197.23. Sur cette épître qui a été très discutée, voir Gotthard Strohmaier, *Ḥunayn b. Ishāq*.

95. Ibn Abī Uṣaybi'ah, *Uyūn al-anbā'*, I, 191.30–192.6.

qu'un traducteur (*nāqil^{um}*); il traduit en effet ces livres afin de prendre sur sa traduction un salaire, tout comme les artisans demandent un salaire pour leur travail. Pour nous, il n'y a pas de différence entre lui et eux : pour un cavalier, le forgeron fait un sabre pour tant de dinars, et lui, pour son travail, il prend cent dinars par mois. Il est un servent qui prépare nos outils, mais sans en faire usage. C'est comme le forgeron : même s'il excelle dans l'art de <fabriquer> le sabre, il n'excelle point dans l'art de le manier. En quoi la cavalerie est-elle l'affaire du forgeron ! Et c'est la même chose pour le traducteur : en quoi est-ce son affaire de parler de médecine, alors qu'il n'en maîtrise ni les causes ni les maladies ! Son but, en cherchant à nous ressembler, c'est d'être appelé Ḥunayn le médecin et non pas Ḥunayn le traducteur ! »

Ce passage permet de comprendre que les activités liées à la traduction, en raison du prestige qui leur était attaché, donnaient lieu à une très vive compétition entre les chrétiens, qu'ils fussent traducteurs, commanditaires des traductions ou médecins⁹⁶. Il est d'ailleurs significatif que, parmi les collègues qui s'entendirent, selon ce texte, pour monter une cabale qui conduisit finalement Ḥunayn en prison, le principal comploteur ne fut autre que le quatrième dans la lignée des Baḥṭišū', Baḥṭišū' ibn Ġabra'īl ibn Baḥṭišū', le médecin de cour et commanditaire de traductions dont on a parlé plus haut qui termina sa vie en exil⁹⁷. Présentant au calife al-Mutawakkil une icône de la Vierge Marie et de l'Enfant Jésus entourés d'anges, il embrassa lui-même l'icône en signe de dévotion, avant d'expliquer au calife qui lui avait demandé pourquoi il faisait cela que c'était là un acte naturel de la part de tout chrétien fidèle à sa religion et de présenter Ḥunayn comme un hérétique qui méprisait les objets les plus sacrés tout en recevant un salaire de la part du calife. Le piège tendu à Ḥunayn consista à lui faire croire que le calife lui-même méprisait ces actes de dévotion et les tournait en ridicule. Pour combattre cette image de la religion, Baḥṭišū' ibn Ġabra'īl prétendit alors avoir profané cette icône. Ḥunayn fit de même, ce qui lui valut la prison et la confiscation de ses livres. Quoi que l'on pense de l'authenticité de cette épître, nous avons là un magnifique exemple de ce qu'on appelle dans le monde arabe le *ḥasad*, autrement dit les complots auxquels peut conduire la jalousie⁹⁸.

96. Sur cette compétition, voir Dols, « The Origins of the Islamic Hospital: Myth and Reality », p. 390, et également Françoise Micheau, « Mécènes et médecins à Bagdad au III^e/IX^e siècle : Les commanditaires des traductions de Galien par Ḥunayn ibn Ishāq », in *Les voies de la science grecque : Études sur la transmission des textes de l'Antiquité au dix-neuvième siècle*, éd. Danielle Jacquart (Genève : Droz, 1997), p. 158-159.

97. Voir page 21.

98. Nous avons de al-Ġāḥiẓ un *Essai sur la différence entre l'inimitié et la jalousie*, *Faṣl mā bayna 'l-'adāwah wa-'l-ḥasad*.

Quel fut le nombre réel de traductions des traités de médecine grecque qui circulaient à cette époque ? On ne saurait le dire, mais il faut avoir à l'esprit, comme Fuat Sezgin l'a remarqué⁹⁹, que Ḥunayn eut un grand nombre de prédécesseurs¹⁰⁰. Par ailleurs, Ibn Abī Uṣaybi'ah souligne en deux endroits qu'ayant eu l'occasion de lire quelques-unes des traductions des Seize livres de Galien d'abord traduits en syriaque par Sergius de Reš'ayna, puis en arabe par Mūsā ibn Ḥālīd at-Tarġumān, il pouvait attester que celles de Ḥunayn leur étaient bien supérieures¹⁰¹. Il s'ensuit que le nombre de textes médicaux dont les Arabes disposaient était bien plus large que ceux qui sont mentionnés par Ḥunayn dans son *Épître*. Mais à peine un siècle après l'avènement du califat abbasside, nous sommes déjà très loin de la naissance de la médecine arabe.

Sources primaires

Barhebraeus, *Ta'rīḥ muḥtaṣar ad-duwal*, éd. Anṭūn Šāliḥānī (2^e éd., Beirut, 1985).

Galien, *Galenī De optimo medico cognoscendo libelli: Versio Arabica*, éd. Albert Z. Iskandar (Corpus Medicorum Graecorum, Supplementum Orientale, IV; Berlin: Akademie Verlag, 1988).

— *Opera omnia*, éd. Carolus Gottlob Kühn, 20 t. (Leipzig: Libr. Car. Knoblochii, 1821-33).

Ibn 'Abd al-Barr, Abū 'Umar Yūsuf ibn 'Abd Allāh ibn Muḥammad, *al-Isti'āb fī ma'rifat al-aṣḥāb*, éd. 'Alī Muḥammad al-Baġārī (Bayrūt, 1416/1995).

Ibn Abī Uṣaybi'ah, *'Uyūn al-anbā' fī ṭabaqāt al-aṭibbā'*, éd. August Müller (Königsberg et Cairo, 1882-4).

al-ma'rūf bi-Ibn Ḡulġul, Abū Dā'ūd Sulaymān ibn Ḥasān al-Andadusī, *Ṭabaqāt al-aṭibbā' wa-l-ḥukamā'*, éd. Fu'ād Sayyid (10; Cairo: Publications de l'IFAO, 1955).

Ibn an-Nadīm, *Fihrist*, éd. Gustav Flügel, 2 t. (Leipzig, 1871-2).

Ibn al-Qiftī, *Ta'rīḥ al-ḥukamā'*, éd. Julius Lippert (Leipzig, 1903).

99. GAS 3, p. 73-74.

100. Ibn an-Nadīm, *Fihrist*, III.7, p. 244. Sezgin explique que Ḥunayn ne pouvait pas fournir la liste complète des traducteurs, mais que l'historien et géographe al-Ya'qūbī, qui était un peu plus jeune que Ḥunayn, avait accès à au moins quarante-six traités de Galien en traduction, soit à peu près autant que tout ce que Ḥunayn lui-même traduisit.

101. Ibn Abī Uṣaybi'ah, *'Uyūn al-anbā'*, I, 189.1-5 dans la notice consacrée à Ḥunayn, et I, 204.23-24 dans le chap. ix « Sur les classes des médecins qui traduisirent les livres de médecine et d'autres sciences du grec en arabe, avec l'indication de leur destinataire », où Ibn Abī Uṣaybi'ah mentionne « le grand nombre » de ses traductions qu'il pouvait lire.

- al-Ġāhiz, *Kitāb al-buḥalā*, éd. Aḥmad al-‘Awāmīrī et ‘Alī al-Ġārim (Bayrūt : Dar al-Kutub al-‘Ilmīyah, 2001).
- *Le livre des avarés*, trad. par Charles Pellat (Paris : Éditions Maisonneuve et Larose, 1997).
- ar-Rāzī, Muḥammad ibn Zakariyyā’, *Kitāb aš-šukūk ‘alā Ġālīnūs*, éd. Mehdi Mohaghegh (Tehran : International Institute of Islamic Thought et Civilization, 1993).
- ar-Ruhāwī, Ishāq ibn ‘Alī, *Adab aṭ-ṭabīb*, éd. Fuat Sezgin (Frankfurt am Main : Institute for the History of Arabic-Islamic Sciences, 1985).
- *Adab aṭ-ṭabīb*, éd. M. S. M. al-‘Āsīrī (ar-Riyāḍ, 1992).
- *Adab aṭ-ṭabīb*, éd. K. as-Sāmarrā’ī (Baġdād, 1992).
- *Kitāb adab aṭ-ṭabīb*, éd. J. Christoph Bürgel (1994), <https://www.graeco-arabic-studies.org/single-text/text/buergel-10.html>.

Sources secondaires

- Adamson, Peter, Overwien, Oliver et Strohmaier, Gotthard, « The School of Alexandria », *Encyclopédie de l’Islam*, iv, 3^e éd., éd. Kate Fleet *et al.* (2016), http://dx.doi.org/10.1163/1573-3912_ei3_COM_24838; m. à j. 12 juillet 2018.
- Alessi, Robert, « The Reception of Galen in Ibn abī Uṣaybi‘ah », in *Brill Companion to the Reception of Galen*, éd. Barbara Zipser et Petros Bouras-Vallianatos (Brill’s Companions to Classical Reception, 17; Leiden — Boston : Brill, 2019), p. 279-303.
- Bergsträsser, Gotthelf, « Ḥunayn ibn Ishāq über die syrischen und arabischen Galen-Übersetzungen », *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes : Herausgegeben von der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 17/2 (1925).
- « Neue Materialien zu Ḥunain Ibn Ishāq’s Galen-Bibliographie », *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes : Herausgegeben von der Deutschen Morgenländischen Gessellschaft*, 19/2 (1932), p. 7-108.
- Boudon-Millot, Véronique, *Galien, Introduction générale, Sur l’ordre de ses propres livres, Sur ses propres livres, Que l’excellent médecin est aussi philosophe* (Collection des Universités de France; Paris : Les Belles Lettres, 2007).

- Boudon-Millot, Véronique, « L'ecdotique des textes médicaux grecs et l'apport des traductions orientales », in *Entre Orient et Occident : la philosophie et la science gréco-romaines dans le monde arabe*, 22-27 août 2010, éd. Goulet. R. et U. Rudolph, Fondation Hardt (Entretiens sur l'antiquité classique, 57 ; Vandœuvres, 2011), p. 321-387.
- Bürgel, Johann Christoph, *Ärztliches Leben und Denken im arabischen Mittelalter*, rév. par Fabian Käs (Islamic History and Civilization, 135 ; Leiden : Brill, 2016).
- Dols, Michael W., « The Origins of the Islamic Hospital: Myth and Reality », *Bulletin of the History of Medicine*, 61 (1987), p. 367-390.
- Dozy, Reinhart, *Dictionnaire détaillé des noms de vêtements chez les Arabes*, réimpr. Librairie du Liban (Amsterdam : Jean Müller, 1843).
- Encyclopédie de l'Islam*, 3^e éd., éd. Kate Fleet et al. (2007-).
- Endress, Gerhard, « Die Wissenschaftliche Literatur », in *Grundriß der arabischen Philologie*, III, éd. Wolf Dietrich Fisher, Supplement (Wiesbaden : Reichert, 1992), p. 3-152.
- Fiori, Emiliano, « Jundīshāpūr », *Encyclopédie de l'Islam*, III, 3^e éd., éd. Kate Fleet et al. (juill. 2015), http://dx.doi.org/10.1163/1573-3912_ei3_COM_27563 ; m. à j. 12 juillet 2018.
- Gutas, Dimitri, *Pensée grecque, culture arabe : Le mouvement de traduction gréco-arabe à Bagdad et la société abbasside primitive (I^e-IV^e/VIII^e-X^e siècles)* (Paris : Aubier, 2005) ; trad. de : *Greek Thought, Arabic Culture*, Routledge (1998).
- « Tardjama : Translations from Greek and Syriac », *Encyclopédie de l'Islam*, X, 2^e éd., éd. P. Bearman et al. (1998).
- Käs, Fabian, « Eine neue Handschrift von Ḥunain Ibn Ishāq's Galen-bibliographie », *Zeitschrift für Geschichte der arabisch-islamischen Wissenschaften*, 19 (2010-1), p. 135-193.
- Levey, Martin, « Medical Ethics of Medieval Islam with Special Reference to Al-Ruhāwī's "Practical Ethics of the Physician" », *Transactions of the American Philosophical Society*, 57/3 (1967), p. 1-100.
- Micheau, Françoise, « Mécènes et médecins à Bagdad au III^e/IX^e siècle : Les commanditaires des traductions de Galien par Ḥunayn ibn Ishāq », in *Les voies de la science grecque : Études sur la transmission des textes de l'Antiquité au dix-neuvième siècle*, éd. Danielle Jacquart (Genève : Droz, 1997), p. 147-179.

Pormann, Peter E. et Savage-Smith, Emilie, *Medieval Islamic Medicine* (The New Edinburgh Islamic Surveys; Edinburgh : Edinburgh University Press, 2010) (pub. à l'orig. en 2007), XIV–223.

Rosenthal, Franz, *The Classical Heritage in Islam*, réimpr. éd. 1975 (London – New York : Routledge, 1994); trad. de: *Das Fortleben der Antike im Islam* (1965).

Savage-Smith, Emilie, « Médecine », in *Histoire des sciences arabes : Technologie, alchimie et sciences de la vie*, III, éd. Roshdi Rashed (Paris : Seuil, 1997), p. 155-212.

Sezgin, Fuat, *Geschichte des arabischen Schrifttums* [Medizin – Pharmazie – Zoologie – Tierheilkunde bis ca. 430 H.] (Leiden : Brill, 1970).

Steinschneider, Moritz, *Die arabischen Übersetzungen aus dem Griechischen*, réimpr. éd. 1886 (Graz, 1960).

Strohmaier, Gotthard, « Ḥunayn b. Ishāq », *Encyclopédie de l'Islam*, III, 3^e éd., éd. Kate Fleet *et al.* (avr. 2017), http://dx.doi.org/10.1163/1573-3912_ei3_COM_30560; m. à j. 12 juillet 2018.

Ullmann, Manfred, *Die Medizin im Islam* (Leiden : Brill, 1970).

— *La médecine islamique* (Paris : Presses Universitaires de France, 1995); trad. de: *Islamic Medicine* (1978).

Wenrich, Georgius, *De auctorum graecorum versionibus et commentariis syriacis arabicis armeniacis persicisque commentatio* (Lipsiea, 1842).

Wörterbuch der klassischen arabischen Sprache, éd. Manfred Ullmann (Wiesbaden : O. Harrassowitz, 1970).

Index des passages cités

Sources primaires

B

Barhebraeus

Ta'rīḥ muḥtaṣar ad-duwal

76 sq. : 9

C

Le Coran

16 : 11

16:69 : 11

G

Galien

De optimo medico cognoscendo libelli :

15

Opera omnia : 1

I

Ibn 'Abd al-Barr

al-Isti'āb fī ma'rīfat al-aṣḥāb

n° 393, p. 283 : 13

- Ibn Abī Uṣaybi‘ah
Uyūn al-anbā’: 9
 I, 109.32–110.3: 12
 I, 110.10–112.12: 14
 I, 110.25–28: 16
 I, 111.16–21: 16
 I, 113.19: 14
 I, 113.20–23: 15
 I, 115.29–31: 13
 I, 123–129: 18
 I, 123–204: 17
 I, 123.23–24: 17
 I, 123.30–31: 18
 I, 124.10: 19
 I, 124.11: 19
 I, 124.13–14: 19
 I, 129.2–3: 21
 I, 135–136: 18
 I, 138, I, 141–142: 18
 I, 138.20–32: 21
 I, 141.18–27: 21
 I, 144.9–11: 21
 I, 163.26: 22
 I, 165.1–3: 21
 I, 171: 18
 I, 184.28–200.27: 17
 I, 189.1–5: 24
 I, 191.1–197.23: 22
- I, 191.30–192.6: 22
 I, 204.19: 18
 I, 204.23–24: 24
- Ibn Ğulġul
Ṭabaqāt
 45.2–6: 12
 53 sqq.: 8
- Ibn an-Nadīm
Fihrist: 8
 III.7, 244: 24
 III.7, 286: 8
 III.7, 296: 8
- Ibn al-Qiftī
Ta’rīḥ al-ḥukamā’: 8
 133 sq.: 9
 162.15–20: 12
- J**
 al-Ĝāḥiẓ
Kitāb al-buḥalā’
 II, 4.7–5.2: 20
- R**
 ar-Rāzī
Kitāb aš-šukūk ‘alā Ĝālīmūs
 1, l. 6–20: 5
- ar-Ruhāwī, Ishāq ibn ‘Alī
Adab at-ṭabīb: 7

Sources secondaires

A

- Adamson, Peter; Overwien, Oliver;
 Strohmaier, Gotthard
The School of Alexandria: 3

Alessi, Robert

- The Reception of Galen in Ibn abī
 Uṣaybi‘ah*: 10

B

- Bürgel, Johann Christoph
Ärztliches Leben: 7
 89–94: 16
 204: 19
 204–208: 19

Bergsträsser, Gotthelf

*Hunayn ibn Ishāq über die syrischen
 und arabischen*

Galen-Übersetzungen: 2, 4

Neue Materialien zu Hunain Ibn

Ishāq’s Galen-Bibliographie: 2

Boudon-Millot, Véronique

*Galien, Introduction générale, Sur
 l’ordre de ses propres livres, Sur
 ses propres livres, Que
 l’excellent médecin est aussi
 philosophe*

CXIII–CXXX: 3

CXLIX, n. 199: 4

*L’ecdotique des textes médicaux grecs
 et l’apport des traductions
 orientales*

R. Alessi — La naissance de la médecine arabe 

- 326 : 4
- D**
Dols, Michael W.
*The Origins of the Islamic Hospital :
Myth and Reality*
367, n. 1 : 9
382 : 7
390 : 23
Dozy, Reinhart
*Dictionnaire détaillé des noms de
vêtements chez les Arabes*
14, n. 4 : 20
14–16 : 19
- E**
Endress, Gerhard
Die Wissenschaftliche Literatur : 2
24–152 : 1
- F**
Fiori, Emiliano
Jundīshāpūr : 9
- G**
Gutas, Dimitri
Pensée grecque, culture arabe
23–37 : 1
50–53 : 3
51 : 3
Tardjama : 1
- K**
Käs, Fabian
*Eine neue Handschrift von Hunain
Ibn Ishāqs Galen-bibliographie :*
2
- L**
Levey, Martin
*Medical Ethics of Medieval Islam
with Special Reference to
Al-Ruhāwī's « Practical Ethics
of the Physician »* : 7
- M**
Micheau, Françoise
*Mécènes et médecins à Bagdad au
III^e / IX^e siècle*
158–159 : 23
- P**
Pormann, Peter E. and Savage-Smith,
Emilie
Medieval Islamic Medicine
20–21 : 9
- R**
Rosenthal, Franz
The Classical Heritage in Islam
Introduction, 1–14 : 2
- S**
Savage-Smith, Emilie
Médecine
157–159 : 6
161 : 12
Sezgin, Fuat
*Geschichte des arabischen
Schrifttums : 2*
73–74 : 24
203 : 11, 12
231 : 18
249–256 : 4
Steinschneider, Moritz
*Die arabischen Übersetzungen aus
dem Griechischen : 2*
Strohmaier, Gotthard
Hunayn b. Ishāq : 1, 22
- U**
Ullmann, Manfred
Die Medizin im Islam : 2
1–13 : 2
15 : 10
15–24 : 10
16 et n. 3 : 10
16–17 : 11
17 : 11
17, n. 3 : 11
18–19 : 11
20 et n. 1 : 12
20 et n. 6 : 17
21 : 3
23–24 : 22
67 : 3
108–111 : 18
185–189 : 11
223 : 7
223, n. 3 : 7
228–233 : 7

230, n. 4 et 5 : 8

231 : 7, 8

La médecine islamique

5–11 : 10

13 : 3

28 : 2

36 : 10

W

Wenrich, Georgius

*De auctorum graecorum versionibus
et commentariis syriacis*

arabicis armeniacis persicisque

commentatio : 2

À paraître dans : *De la Grèce à la Chine. Origines de la médecine*, dir. V. Boudon-Millot, Paris : Les Belles Lettres.